COSMOPOLITE
OV
NOVVELLE LVMIERE de la Phisique naturelle.

Traitant de la constitution generale des Elements simples & des composez.

Traduit nouuellement de LATIN EN FRANÇOIS.

Par le sieur DE BOSNAY.







A PARIS,
Chez PIERRE BILLAINE, ruë S. Iacques, à la Bonne Foy ; deuant S. Yues.

M. DC. XXVIIII.

COSMOPOLITE

OV

NOVVELLE LVMIERE

de la Physique naturelle.

Traictant de la constitution generale des Elements simples & composez.

Traduit nouuellement de LATIN EN FRANÇOIS.

Par le sieur DE BOSNAY.

[illegible]

A PARIS

[illegible] rue S. Iacques, à la [illegible] deuant S. Yues.

M. DC. XVIII.



A

MONSEIGNEVR

MONSEIGNEVR DE PVISIEVX, CONSEILLER du Roy en ses Conseils d'Estat & Priué, & Secretaire de ses Commandemens.

MONSEIGNEVR,

On lit d'Aristipus, que quelque couleur qu'il print en ses vestemens, que quelque sorte d'habits qu'il portast, quoy qu'il dist, quoy qu'il fist, c'estoit auec vne extreme bien-seance, ne pouuant offenser ny en ses gestes, ny en ses paroles, voires mesmes les plus seueres & critiques. Aussi respondit il fort à propos, lors qu'on luy dit que Diogenes luy reprochoit que s'il se vouloit contenter de viure de pain, d'eau, & de quelques herbes, il n'auroit que faire de

mandier la faueur des Roys, ne bastir sa fortune en l'esclauage de sa liberté.

—— si sciret inquit regibus vti
Non pranderet olus.

parlant & se moquant de Diogenes. Car à la verité qui sçait vser des choses en leur biais, & en leur vray sens, il ne peut ny offenser ny estre offensé de personne. Ce discours me seruira Monseigneur, comme d'excuse, pour addoucir ce qu'il y auroit de temerité en moy, vous addressant ces TraicteZ de la Philosophie Chimique, comme abhorrans de la profession à laquelle il a pleu à Dieu vous appeller, car vne Ame bien nee, vne Ame haute, vne Ame releuee, prend toutes choses ainsi qu'il faut, ne se deprime, ne s'esleue, & ne s'esbranle de rien, demeurant tousiours ferme & stable sur la solidité de son cube, vray hieroglphique de la vertu. D'ailleurs, ceste partie de la science naturelle, bien qu'elle soit vilipendee, & mesprisee par les ignorans, & honnie, & descriee par les meschanceteZ & fausseteZ des Pseudophilosophes

charlatans, affronteurs & trompeurs ; elle a neantmoins en soy, en son interieur, en sa verité, c'est à dire en son vray biais, ie ne sçay quoy de haut, ie ne sçay quoy de sublime, ie ne sçay quoy de celeste, digne d'estre sçeu, digne d'estre admiré par ces belles ames, par ces rares esprits que Dieu faict naistre parmy nous comme grands luminaires, pour esclairer nos obscuritez, & ausquels tout est bien seant quelque couleur, & quelque habit qu'ils portent, ne pouuant offenser personne, ny estre offensez de quelque chose que ce soit.

Ie prens donc la hardiesse, Monseigneur, auec ceste precaution de faire voir au public ceste version en lengage vulgaire, & pour la seconde edition, sous la faueur & protection de vostre nom, non que ie croye que vous ayez iamais appliqué vostre esprit, ou occupé vostre main à la recherche, & practique de ceste plus que douteuse science, (Et qui croiroit aussi que vos plus graues, & serieuses occupations, vous en donnassent le loisir ?) mais pource que i'ay estimé, nec vana fides,

que vostre rare esprit, que vostre haut iugement, pourroit plus equitablement iuger du fonds de ceste doctrine, & plus facilement digerer les aigreurs & amertumes qui se lisent en ses axiomes, & finalement prendre le tout selon son vray biais, & son vray sens. Quoy que ce soit, vous prendrez s'il vous plaist en bonne part ma bonne volonté, ne la mesurant pas selon la vilité ou bassesse du subiect, mais selon la candeur & sincerité de mon affection, pour demeurer a iamais,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble & tres-obeyssant seruiteur,
DE BOSNAY.

PREFACE

Aux vrays, & naïfs Inquisiteurs de l'Art Chimique, & enfans legitimes d'Hermes.

CONSIDERANT en moy-mesme (Lecteurs beneuoles) combien de liures faux, combien de fausses receptes fabriquees & composees par les imposteurs de ce temps, tõbent entre les mains & viennent à la cognoissance des indagateurs & curieux des choses naturelles & occultes, par lesquels faux liures plusieurs par le passé ont esté trompez, & le sont encores pour le iourd'huy ceux qui viuent. I'ay estimé que ie ne pouuois rien faire de plus vtile & profitable aux vrays fils & heritiers de la science que de leur communiquer le Talent qu'il a pleu à ce grand Dieu pere des lumieres me donner à fiance, & comme en depost, à fin que nos nepueux croyent, & cognoissent quelque iour, que ceste benediction singuliere de la science Philosophique a esté octroyee à quelques signalez personnages

non ſeulement és ſiecles paſſez, ains encores pendant nos iours. Ie n'ay point eſté d'aduis, pour certaines cauſes de publier mon nom, deſquelles la principale eſt, que en cecy ie ne recherche point d'eſtre loué & eſtimé, ains ſeulement le profit & vtilité des amateurs de la Philoſophie. Auſſi ie laiſſe librement ceſte auidité de gloire à ceux qui ayment mieux ſembler eſtre gens de bien, que de l'eſtre tout à faict. Or ce que i'eſcris icy pour aſſertion & atteſtation de la verité indubitable de la Philoſophie, bien que ce ſoit en peu de paroles; le tout dis-je a eſté tiré de l'experience manuelle que i'en ay faicte, par la grace du Tres-haut, ce que ie dis à fin que les curieux & affectionnez à ceſte loüable ſcience, ne delaiſſent iamais l'exercice, & practique de ſi belles choſes, & par meſme moyẽ ie les puiſſe aſſeurer à l'encontre de ceſte miſerable troupe de Charlatãs, trõpeurs, & vendeurs de fumee, à qui rien n'eſt ſi doux que de tromper. Ce ne ſont point des ſonges comme parle le vulgaire ignorant, Ce ne ſont point de vains Commentaires de quelques eſprits oyſeux, comme les fols eſtiment, que ceſte ſcience. C'eſt la pure & meſme verité, laquelle comme amateur d'icelle, ie n'ay peu ny deu celer ny cacher, & moins paſſer ſous ſilence, pour

le ſupport, & confirmation de la ſcience Chimique, tant deſcriee ſans l'auoir merité, bien que neantmoins la verité ne puiſſe ſortir en public qu'auec grande crainte en ce temps & regne malheureux, où le vice & la vertu marchent à l'eſgal, & où l'ingratitude, & l'infidelité rendent les hommes indignes de ce grand threſor. Il eſt bien vray que ie pourrois mettre en ieu pluſieurs graues autheurs pour teſmoins de ſa certitude, ſelon le commun & vnanime conſentement de toute la venerable antiquité, conſentement dis je, vniuoque, bien que tiré de pluſieurs & diuerſes nations: Mais ce qui eſt atteſté & cõfirmé par l'experience n'a beſoin d'autre preuue. Il n'y a pas long temps, & i'en parle comme ſçauant, que pluſieurs de grande & baſſe qualité, ont veu ceſte Diane toute nuë. Et combien qu'il ſe trouue certains hommes mal nez, qui par enuie ou par malice, ou de crainte que leurs impoſtures ne ſoient deſcouuertes, crient inceſſamment, que par vn certain artifice, qu'ils couurent ſous vne vaine oſtentation de paroles faſtueuſes & ampoullees, l'on peut tirer l'ame de l'or, qu'ils appellent teinture, & eſtre remiſe par projection ſur vn autre corps, ce qui ne ſe faict, s'il ſe faict, qu'auec vn grand detriment, & vne

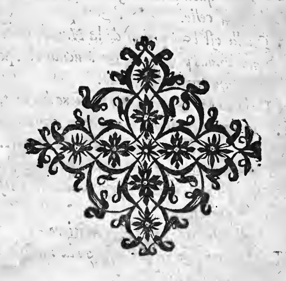
grãde perte de temps, de labeur, & d'argent. Il faut neantmoins que tous les fils d'Hermes ſçachent, & tiennent pour certain, que ceſte telle quelle extraction d'ame qu'ils appellent ſoit de Sol, ſoit de Lune, par quelque voye ſophiſtique qu'elle ſe face, n'eſt autre choſe que vaine perſuaſion, ce que plusieurs ne croyent pas, mais ils ſont contrains de le croire par l'experience ſeule & vraye maiſtraiſſe de la verité, & c'eſt à leur dommage. Au contraire, quiconque pourra ſans dol ny ſans fraude, teindre reellement le moindre metal du monde, ſoit auec profit, ſoit ſans profit, en couleur de Sol ou de Lune; demeurant & reſiſtant à toute ſorte d'examens: ie peux hardiment aſſeurer que les portes de la Nature ſont ouuertes à celuy-là pour rechercher plus outre, & de plus hauts ſecrets, & meſmes les acquerir, auec la grace & benediction de Dieu. Or eſt-il que i'offre donc ces Traictez cy aux enfans de la ſcience, à fin que eſtudians, & mettans toute leur cogitation, & force d'eſprit, à la recherche des occultes operations de la Nature, ils puiſſent cognoiſtre au vray la verité des choſes, & la Nature meſme, en quoy ſeulement cõſiſte toute la perfection de ce ſainct Art Philoſophique, pourueu qu'on chemine

par le chemin Royal ; c'est à dire par le chemin que la Nature nous monstre en toutes ses operations. Et c'est pourquoy i'admoneste, & aduertis icy le Lecteur beneuole, qu'il ne iuge point de mes escrits selon l'escorce & sens exterieurs des paroles, ains plustost par la force de la Nature, de peur qu'il ne deplore à la fin son bien, son temps, & son labeur, considerant que ceste science n'est point vne science de fols & d'ignorans, ains vne science de Sages, desquels l'intention est toute autre que ne la peuuent comprendre, tous ces glorieux Trasons, tous ces doctes mocqueurs, tous ces hômes vicieux, & peruers, qui ne ce pouuans mettre en reputation par leurs propres vertus, tachent de le faire en calomniant les autres, ny tous ces vagabonds & ignorans souffleurs, qui ont ja presque trompé tout le monde auec leurs blanchissemens & rubifications, non sans tres-grande diffamation & ignominie de ceste noble science. Car c'est vn don de Dieu, & est tres-certain qu'on n'y peut paruenir si ce n'est par la grace de Dieu, qui vienne à illuminer l'esprit de celuy qu'il cognoist veritablement estre humble & patient, ou bien par la reuelation & demonstration d'vn maistre fidele & expert, c'est pourquoy Dieu

reiette tousiours à bon droit ceux qui sont hors de sa crainte. Au reste, ie prie instamment tous les fils de l'Art, qu'ils prennent en bonne part l'enuie que i'ay de leur faire plaisir, & lors qu'ils auront fait Manifeste ce qui est Occulte, & qu'ils seront arriuez au port desiré par la grace de Dieu, & par leur labeur constant, ils chassent de leur compagnie tous les indignes (selon l'exemple de tous les Philosophes) c'est à dire, tous les meschans, & se ressouuenans de leur prochain pauure & incommodé, se ressouuenans dis-je de leur prochain d'vne ressouuenance qui soit selon la crainte de Dieu, & sans ostentation, ils chantent loüanges eternelles, à Dieu trois fois tres-grand aucheur de ce don special qu'il leur a reuelé, vsant d'iceluy sans abus, & cachant dans leur sein sans en faire semblant.

La simplicité est le vray seau de la verité.

TABLE OV SOMMAIRE des Traictez de Cosmopolite, ou nouuelle lumiere Chimique.





DE LA NATVRE EN *general. Que c'est que la Nature, & quels doiuent estre les scrutateurs d'icelle.*

TRAICTE' I.

PLVSIEVRS hômes sages & tres-doctes ont par cy deuant (voire mémes selō le tesmoignage d'Hermes deuāt le deluge) escrit plusieurs preceptes touchant la confection de la pierre des Philosophes, & nous en ont laissé tant d'escrits, que si la Nature ne faisoit tous les iours deuant noz yeux des effects admirables, & lesquels nous ne pouuons nier, ie croy qu'il n'y auroit personne qui estimast qu'il y eust vne Nature au monde, veu la multitude des inuentions & des inuenteurs qui sont en ce temps. Aussi nos predecesseurs sans s'amuser à ces vaines recherches, ne consideroient autre chose que la Nature & la possibilité ou puissance d'icelle. Et bien qu'ils ayent de-

meuré en ceste voye simple de Nature, ils ont neantmoins trouué tant de choses, qu'a grand peine les pourrions-nous imaginer auec toutes nos subtilitez multitude d'inuentions. Et ce qui est cause de cela, c'est que la Nature & la generation ordinaire des choses qui croissent sur la terre, nous semble trop simple & de trop peu d'effect pour y employer la pointe de nostre intellect, qui ne s'exerce cependant qu'à imaginer des choses subtiles, non qui nous soyent cogneues, mais qui ne se peuuent faire, ou difficilement se peuuent faire. C'est pourquoy il ne se faut esmerueiller s'il nous arriue d'excogiter plus facilement quelques certaines subtilitez, voire telles qu'à la verité les vrays Philosophes n'eussent peu presque imaginer que de paruenir au vray cours de la Nature & à leur intention. Mais quoy? telle est l'humeur naturelle des hommes de ce siecle, telle est leur inclination, de negliger ce qu'ils sçauent, & rechercher tousiours plus outre quelque chose de nouueau: que feront donc les entendements humains, ausquels la Nature est subiette? Comme pour exemple, vous verrez vn artisan qui aura recherché la perfection de son art, il en cherchera vn autre, ou bien passera plus outre, ou le laissera là du tout.

Ainsi la genereuse Nature agit sans intermission, iusques à son Iliade, c'est à dire, iusques à son dernier terme, & puis cesse, Car des le commencement luy a esté concedé de s'ameliorer en son cours, & posseder en fin vn repos solide & entier, auquel pour cest effect elle tend de tout son pouuoir, se resiouyssant de la fin, comme les formis se resiouyssent de leur vieillesse, qui leur donne des aisles à la fin de leurs iours. De mesme façon nos esprits ont procedé si auant, principalement en l'art & practique Philosophique, que nous en sommes presque venus iusqnes à l'Iliade ou dernier but. Car les Philosophes de maintenant ont trouué de telles subtilitez, qu'il est presque impossible d'en trouuer de plus grandes, & different de l'art des anciens Philosophes, comme l'orlogerie est differente de la simple serrurerie. Car combien que le serrurier & l'orloger manient le fer tous deux, & qu'ils soient maistres en leur art, l'vn neantmoins ignore l'artifice de l'autre. Si bien qne ie m'asseure que si Hermes Geber, & Lulle, subtils & profonds philosophes, estoient maintenant au monde, ils ne seroient estimez par ceux du iourd'huy que pour disciples, à grand'peine pour Philosophes, tant est vaine nostre presomption.

Aussi, sans doute, ces grands hommes là ingnoroient tant d'inutiles distillations, vsitees auiourd'huy, tant de circulations, tãt de calcinations, & tãt de vaines operations que nos modernes ont inuentées, n'ayant pas bien recogneu la lecture des liures de ces bõs & doctes personnages anciens. Ainsi ces modernes n'ont manqué que d'vne chose, c'est de sçauoir seulemẽt ce que les Anciens ont sceu, qui est la teinture Physique. Et au contraire, extrauagans qu'ils sont, en la cherchant ils rencontrent autre chose: mais n'estoit que tel est l'instinct naturel de l'homme, & que la Nature n'vsast en cecy de son droict, à grand'peine nous desuoyerions nous. Pour retourner dõcques à nostre propos, i'ay promis en ce premier Traicté d'expliquer la Nature, à fin que nos vaines imaginations ne nous destournent de la vraye & simple voye. Ie dis donc que la Nature est vne, vraye, simple, entiere en son estre, & laquelle Dieu a constituee deuant tous les siecles, & luy a enclos vn certain esprit vniuersel. Il faut neantmoins noter que le terme de la Nature est Dieu, comme il en est le principe, car toute chose finit en ce enquoy elle a pris son estre & son commencement. I'ay dit qu'elle est vnique, & par laquelle Dieu faict

tout ce qu'il faict, nõ que ie die qu'il ne peust rien faire sãs elle (car c'est luy qui là faicte & il est Tout puissant) mais il luy a pleu ainsi:& il là fait. Toutes choses prouiennent de ceste seule & vnique Nature, & n'y a rien en toute la terre hors icelle Nature. Que si quelquesfois nous voyons arriuer des auortons, c'est la faute du lieu ou de l'artisan, & nõ pas de la Nature. Or ceste Nature est diuisée en quatre principales regions ou lieux où elle faict tout ce qui se void, & tout ce qui est caché car sans doute toutes choses sont plustost à l'ombre & cachées, que veritablement elles apparoissent: Elle se chãge au masle & à la femelle, & est accõparée au Mercure, pour ce qu'elle se ioint à diuers lieux, & selon les lieux de la terre bons ou mauuais, elle produit chaque chose, bien qu'à la verité il n'y ayt point de mauuais lieux en terre comme il nous semble. Il y a quatre qualitez elementees en toutes choses lesquelles ne sõt iamais d'accord, car l'vne excede tousiours l'autre. Notez donc que la Nature n'est point visible, bien qu'elle agisse visiblemẽt, car ce n'est qu'vn esprit volatil, qui fait sõ office és corps, & a son siege & son lieu en la volonté diuine. Et en cest endroit elle ne nous sert d'autre chose sinon à fin que nous sçachions co-

gnoiſtre les lieux d'icelle, & principalement ceux qui luy ſont plus proches & plus conuenables, & à fin que nous ſçachions conioindre les choſes enſemble ſelon la Nature, de peur de conioindre le bois à l'homme ou le beuf auec le metal, ains au contraire qu'vn ſemblable agiſſe ſur ſon ſemblable, car alors la Nature ne faillira de faire ſon office. Or le lieu de la Nature n'eſt ailleurs qu'en la volonté de Dieu comme nous auons dit.

Les ſcrutateurs de Nature doiuent eſtre tels qu'elle eſt, vrais, ſimples, patiens, conſtans, &c. & ce qui eſt le principal poinct, pieux, craignant Dieu, & ne nuiſans aucunement à leur prochain, puis apres qu'ils conſiderent ſi ce qu'ils ſe propoſent eſt ſelon la Nature, s'il eſt poſſible & faiſable, & cela qu'ils l'apprennent par exemples apparents, à ſçauoir auec quoy ſe faict toute choſe, comment & auec quel vaiſſeau Nature trauaille. Car ſi ſimplement tu veux faire quelque choſe comme faict la Nature, ſuy la, mais ſi tu veux faire quelque choſe de plus excellent, regarde en quoy & par quoy elle l'ameliorit, & tu trouueras que c'eſt touſiours auec ſon ſemblable. Comme pour exemple, ſi tu veux eſtendre la vertu intrinſeque de quelque metal plus outre que la Nature, il te

faut prendre Nature metallique, & ce encore au masle & en la femelle, autrement tu ne feras rien. Car si tu pense faire vn metal d'vne herbe tu trauailleras en vain, comme aussi d'vn chien tu ne sçaurois produire vn arbre.

De l'operation de la Nature en nostre proposition & semence.

TRAICTE' II.

I'AY dit cy dessus que la Nature est vnique, vraye, & par tout apparente, continuë, qu'elle est cogneuë par les choses qu'elle produit, comme bois, herbes, &c. Ie vous ay dit aussi que le scrutateur d'icelle doit estre de mesme, veritable simple, patient, constant, & appliquant son esprit à vne chose tant seulement. Il faut maintenant parler de l'action de la Nature. Or notez que tout ainsi comme la Nature est en la volonté de Dieu, & que Dieu l'à creée & l'a mise en toute imagination, de mesme la Nature s'est faicte vne semence és Elements procedante de sa volonté: la verité est qu'elle est vnique, & toutesfois elle produit choses diuerses, mais neantmoins elle ne produit rien sans sper-

me. Car la Nature faict tout ce que veut le ſperme, & elle n'eſt que cõme l'inſtrument de quelque artiſan. Le ſperme donc d'vne chacune choſe eſt plus duiſant & plus vtile à l'artiſte que la Nature : car par la nature ſeule vous ne ferez non plus ſans ſperme qu'vn orfeure pourroit faire ſans feu, ou le laboureur ſans grain. Ayez donc ceſte ſemence ou ſperme, & ſans doute la Nature ſera preſte de faire ſon deuoir ſoit à mal ſoit à bien. Elle agit ſur le ſperme comme Dieu ſur la libre volonté de l'homme. Et en cela il me ſemble qu'il y a vn grãd miracle, que la Nature obeyſſe à la ſemence, non forcee toutesfois, mais de ſa propre volonté, comme auſſi Dieu accorde à l'homme tout ce qu'il veut, non forcé toutesfois, ains de ſa libre volonté. Et c'eſt pourquoy il a donné à l'homme le liberal arbitre, ſoit au bien ſoit au mal. Le ſperme donc c'eſt l'Elixir ou la quinte-eſſence d'vne chacune choſe, ou biẽ encores la parfaicte & accomplie decoction & digeſtion d'vne chacune choſe, ou le baulme du ſoulphre, qui eſt vne meſme choſe que l'humide radical des metaux. Nous pourrions à la verité icy faire vn grand & ample diſcours de ce ſperme, mais nous ne voulons tendre à autre choſe qu'a ce que

nous auons proposé. En c'est art les quatre Elements donc engendrent ce sperme par la volonté de Dieu & par l'imagination de la Nature: car tout ainsi comme le sperme de l'homme à son centre ou receptacle cõuenable dans les reins, de mesme les quatre Elements, par vn mouuemẽt infatigable & perpetuel, chacun selon sa qualité, ietteront leur sperme au centre de la terre où il est digeré, & par le mouuement poussé dehors. Mais quãd au cẽtre de la terre, c'est vn certain lieu vague où rien ne peut reposer en l'excentre (s'il faut ainsi parler) ou à la marge & circonference du centre, les quatre Elements iettent leurs qualitez: cõme l'hõme iette sa semence dans l'habitacle de la femme, dans lequel il ne demeure rien de la semence, mais apres que la matrice en a prins vne deuë portion, elle iette le reste dehors. De mesmes arriue-il au centre de la terre, que la force Magnetique ou Aymantine de la partie de quelque lieu attire à soy ce qui luy est propre pour engẽdrer quelque chose, le reste elle le pousse dehors pour en faire des pierres & autres excrements. Car toutes choses ont leur origine de ceste fontaine, & rien ne naist en tout le monde que par l'arrousement de ses ruisseaux. Cõme pour exẽple, que l'on mette

ſur vne table bien polie vn vaiſſeau plein d'eau lequel ſoit colloqué au milieu d'icelle, & à l'enuiron qu'il y ayt pluſieurs choſes & pluſieurs couleurs , & entre-autres choſes qu'il y ait du ſel, & chaque choſe ſéparement colloquee: puis que l'on eſpanche l'eau, vous la verrez couler deçà & delà, & que ce ruiſſeau cy venant à rencontrer la couleur rouge ſe rubifiera auec icelle, celuy là paſſant par le ſel deuiendra ſalé & ainſi des autres: car la verité eſt que l'eau ne change point les lieux, mais la diuerſité des lieux change l'eau. De meſme la ſemence ou ſperme ietté par les quatre Elements au centre de la terre, paſſe par diuers lieux, tellement que chaque choſe naiſt ſelon la diuerſité des lieux : ſi il paruient à vn lieu où il rencontre la terre & l'eau pure , il ſe faict vne choſe pure. La ſemence & le ſperme de toutes choſes eſt vnique, neantmoins il ſe procree diuerſes choſes, comme il appert par l'exemple ſuyuant: La ſemence de l'homme eſt vne ſemence noble , au moins creée pour la generation de l'homme, ſi l'homme neantmoins en abuſe, ce qui eſt en ſon liberal arbitre, il en naiſt vn auorton ou vn Monſtre , eſtant la Nature vnique, & la ſemence ne trouuant pas le lieu qui luy eſt conuenable : comme ſi par vne in

humaine & deteſtable commixtion des hommes auec les beſtes il naiſſoit diuerſes ſortes d'animaux ſemblables aux hommes. Car ſans doute il arriue infailliblement que ſi le ſperme entre au centre, il en naiſt ce qu'il en doit naiſtre, mais ſi toſt qu'il eſt venu en vn lieu certain, & qu'il le conçoit, il ne change plus alors de forme. Toutesfois tant que le ſperme eſt dans le centre, il ſe peut de luy auſſi toſt creer vn arbre qu'vn metal, vne herbe qu'vne pierre, & l'vne choſe plus pure que l'autre, ſelon la pureté des lieux. Mais il nous faut dire maintenant en quel façon les Elements engendrent ceſte ſemence. Il faut donc noter qu'ils ſont quatre, deux deſquels ſont graues, & deux autres legers: deux ſecs, & deux humides, toutesfois l'vn extremement ſec, & l'autre extremement humide, & en outre ſont maſculins & feminins. Or vn chacun d'iceux eſt tres prompt à produire choſes ſemblables à ſoy en ſa ſphere: car ainſi l'a voulu le tres haut. Ces quatre ne repoſent iamais, ains agiſent continuellement l'vn en l'autre, & vn chacun pouſſe de ſoy, & par ſoy ce qu'il a de plus ſubtil, & ont leur rendez vous general au centre, & dans le centre eſt l'Archæus ſeruiteur de Nature, qui venant à meſler ces ſpermes là les iette

dehors. Or vous pourrez voir plus à plain en la conclusion de ces douze traictez comment cela se faict.

De la vraye & premiere matiere des metaux.

TRAICTE' III.

LA premiere matiere des metaux est double, mais neantmoins l'vne sans l'autre ne crée point vn metal, la premiere & la principale est vne humidité de l'air meslée auec chaleur, & ceste humidité les Philosophes l'ont appellée Mercure, lequel est gouuerné par les rayons du Soleil & de la Lune, en nostre mer Philosophique, la seconde est la chaleur de la terre qu'ils appellent soulphre, mais d'autant que tous les vrays Philosophes l'ont caché le plus qu'ils ont peu, nous au contraire l'expliquerons le plus clairemẽt que nous pourrons, principalement le poids, lequel ignoré tout est destruit, & de là il arriue que plusieurs d'vne bonne chose produisent des auortons: car tels y en a-il qui prennent tout le corps pour leur matiere ou semence, les autres n'en prennent qu'vn mor-

ceau, & tous se desuoyent du droit chemin: comme par exemple, si quelqu'vn estoit si idiot que de prendre le pied d'vn hõme & la main d'vne femme, & qu'il presumast de là pouuoir faire vn homme, il n'y a celuy pour ignorãt qu'il soit, qui ne iuge bien que cela est impossible, car en tout corps quelconque il y a vn centre & vn lieu certain ou le sperme se repose, & est comme vn point, comme enuiron la mille deux-centiesme partie du corps, pour petit qu'il soit, voire mesme en vn grain de froment, & cela ne peut estre autrement. Aussi c'est folie de croire que tout le grain ou tout le corps se conuertist en semence, il n'y en a qu'vne petite scintille, laquelle est preseruee & gardee de toute excessiue chaleur & froideur par son corps, si tu as des oreilles & de l'entendement prens garde icy, & tu seras asseuré contre ceux nõ seulement qui ignorent le vray lieu de la semence, & veulent prendre tout le corps au lieu d'icelle, mais encores contre ceux qui s'amusent à vne vaine dissolution des metaux, se'forçant de les dissoudre tout entierement, à fin de creer vn nouueau metal de leur mutuelle commixtion, mais les bõnes gens s'ils consideroiẽt le progrez de la Nature, ils verroient clairement que la chose va bien autrement:

Car il n'y a metal si pur qu'il soit qui n'aye des impuretés, plus toutesfois l'vn que l'autre; Toy doncques, amy Lecteur, pren garde au poinct de la Nature, & tu as assez, mais tien ceste maxime asseurée qu'il ne faut point chercher ce poinct aux metaux du vulgaire, car il n'y est point, aussi sont-ils morts, & les nostres au contraire vifs & ayans esprit, & c'est ceux là de par Dieu qu'il faut prendre: car il faut que tu sçaches que la vie des metaux n'est autre chose que le feu, cependant qu'ils sont encores en leur premiere matiere, & leur mort est le feu, mais c'est le feu de fusion. Or la premiere matiere des metaux est vne certaine humidité meslée auec vn air chaud, en semblance d'vne eau grasse adherante à vne chacune chose pure ou impure qu'elle soit: en vn lieu pourtant plus abondamment qu'en l'autre: ce qui se fait, parce que la terre est en vn endroit plus ouuerte & poreuse, & ayant vne plus grande force actractiue qu'en vn autre. Elle prouient quelquesfois & paroist au iour de soy-mesme, mais vestuë de quelque robe, & principalement aux endroits où elle n'a à quoy adherer, & se cognoist ainsi, par ce que toute chose est composée de trois principes. Mais en la matiere des metaux elle est vnique & sans

conionction, excepté sa robe ou son ombre qui est son soulphre.

En quelle façon les metaux sont engendrez aux entrailles de la tarre.

TRAICTE' IIII.

LES metaux sont produits en ceste façon Apres que les quatre Elements ont poussé leur force dans le centre de la terre, l'Archæus en distillant par la chaleur d'vn mouuement perpetuel les sublime à la superficie de la terre, car la terre est poreuse, & le vent en distillant par les pores de la terre se resout en eau, d'où naissent toutes choses: sçhachent doncques les enfans de doctrine que le sperme des metaux n'est point diuers du sperme de toutes les choses qui sont au monde, qui est à sçauoir vne vapeur humide. C'est pourquoy les Alchymistes en vain recherchent la reduction des metaux en leur premiere matiere, qui n'est autre chose qu'vne vapeur. Aussi les Philosophes n'ont point entendu ceste premiere matiere, ains seulement la seconde, comme dispute tres-bien Bernard Treuisan, combien qu'à la verité ce soit vn

peu obscurement, par ce qu'il parle des quatre Elements, il a neantmoins entendu cela: mais il parle seulement aux fils de doctrine. Quand à moy, à fin de descouurir plus ouuertement la Theorique, i'ay voulu icy aduertir tout le monde de laisser là tant de solutions, tant de circulations, tant de calcinations, & reiterations, puis que c'est en vain que l'on cherche cela en vne chose dure qui de soy est molle, & partant ne cherchez dõc plus ceste premiere matiere, mais la seconde, à sçauoir telle que si tost qu'elle est conceuë, elle ne peut changer de forme: que si quelqu'vn demande comme est-ce que le metal se peut reduire en ceste seconde matiere, ie respons que ie suy en cela l'intention des Philosophes: mais i'y insiste plus que les autres, à fin que les enfans de la science entendent le sens des Autheurs & non pas les syllabes, & que là où la Nature faict fin és corps parfaits metaliques, là il faut que l'Art commence. Mais pour retourner à nostre propos (car nous n'entendons parler icy seulement de la pierre) traictons vn peu de la matiere des metaux. I'ay dit vn peu au parauant que toutes choses sont produites par vn air liquide & vaporeux que les Elements distillent dans les entrailles de la terre par vn conti-

nuel

nuel mouuement, & si tost que l'Archæus le prend, il le sublime par les pores, & le distribuë par sa sagesse à vn chacun lieu ; & ainsi par la varieté des lieux les choses prouiennent & naissent diuerses, comme nous auons dit cy dessus. Il y en a qui estiment que le Saturne a vne semence, l'or vne autre, & ainsi chaque metal, mais ceste opinion est vaine, car il n'y a qu'vne vnique semence, tant au Saturne qu'en l'or, en l'argent, & au fer. Mais le lieu de leur naissance a esté cause de leur difference, si tu m'entends comme il faut, encores que la Nature en la procreation de l'argent a plustost acheué son œuure que en celle de l'or : Car quād ceste vapeur que nous auons dit est sublimee au centre de la terre, il est necessaire qu'elle passe par des lieux, ou secs, ou chauds, si elle passe dōc par des lieux chauds & purs, ou vne certaine graisse de soulphre adhere aux parois, alors icelle vapeur, laquelle les Philosophes ont appellé leur Mercure, s'accōmode & se ioint à ceste graisse, laquelle elle sublime par apres auec soy, & de ce meslange se fait vne certaine vnctuosité qui laissant le nom de vapeur prēd le nom de graisse, & venant puis apres à se sublimer en autres lieux qui ont esté nettoyez par la vapeur precedente, & là où la terre est

ſubtile, pure & humide, elle emplit les pores de ceſte terre, & ſe ioint à icelle, & ainſi il ſe faict de l'or. Que ſi ceſte vnctuoſité ou graiſſe paruient à des lieux impurs & froids, c'eſt là que s'engendre le Saturne, & ſi ceſte terre eſt pure, mais meſlee de ſoulphre alors s'engendre le Venus: Car tant plus le lieu eſt pur & net, & tant plus purs ſont les metaux qu'il procree: auſſi il faut noter que ceſte vapeur ſort continuellement du centre à ſa ſuperficie, & en allāt elle purge les lieux: C'eſt pourquoy il arriue qu'auiourd'huy ſe trouuent des mines là où il y a mille ans qu'il n'y en auoit point: car ceſte vapeur par ſon continuel progrez ſubtiliſe touſiours le crud & l'impur, tirant auſſi ſucceſſiuement le pur auec ſoy: & voila la reiteration ou circulation de Nature, laquelle ſublime tant de fois, produiſant choſes nouuelles iuſques à ce que le lieu eſt entierement bien depuré, & tant plus il eſt nettoyé, tant plus belles & nettes choſes il produit. Mais en hyuer quand la froideur de l'air vient à reſſerrer la terre, ceſte vapeur vnctueuſe vient à ſe congeler, puis retournant le printemps elle ſe reſout, ſe meſle auec la terre & auec l'eau, & de là ſe faict la magneſie, tirant à ſoy vn ſemblable Mercure de l'air, qui donne vie à tous les

trois par les rayons du Soleil, de la Lune, & des Estoilles, & ainsi sont produites les herbes, les fleurs, & choses semblables, car la Nature ne demeure iamais vn momēt de temps oysiue : mais les metaux au contraire sont engendrez en ceste façon, par vne longue distillation la terre est purgee, puis à l'arriuee de ceste vapeur vnctueuse ou graisse ils sont procreez, & non comme quelques vns vainement estiment, interpretans en cela sinistrement les escrits des Philosophes.

De la generation de toute sorte de pierre.

TRAICTE' V.

LA matiere des pierres est toute telle que des autres choses, & selon la pureté des lieux, elle naist de ceste façon. Quand les quatre Elements distillent leur vapeur au centre de la terre, l'Archæus la repousse & sublime tellement que passant par les lieux & par les pores de la terre, elle attire quant & soy toute l'impurité de la terre iusques à la superficie, là où estant, elle est par l'air congelee, parce que tout ce que l'air pur engendre, il est congelé par l'air crud, aussi l'air a in-

grez dans l'air, & se ioignent l'vn l'autre, car Nature s'esiouit de sa Nature, & ainsi se font les pierres & les rochers pierreux, selon la grandeur ou petitesse des pores de la terre, lesquels tant plus ils sont grands, & tāt mieux est purgé le lieu, car passant par ce souspirail vne plus grande chaleur, & vne plus grande quantité d'eau, plus grande en est la depuration des lieux, esquels par ce moyen plus commodément naissent les metaux, comme tesmoigne l'experience, & qui nous apprend qu'il ne faut point chercher l'or ailleurs qu'és montagnes, parce que difficilement se trouue-il dans les campagnes, qui sont lieux ordinairement humides & marescageux, non à cause de ceste vapeur que i'ay dit, mais à cause de l'eau Elementaire, laquelle attire à soy ladite vapeur de telle façon qu'ils ne se peuuent separer, si bien que le Soleil venant à la digerer, en fait de l'argile de laquelle vsent les potiers : mais aux lieux où il y a vne grosse arene, & ceste vapeur n'a point de soulphre conioint auec soy en ces lieux là, comme és prez elle cree des herbes & du foin. Il y a encores d'autres pierres precieuses comme le Diamant, le Ruby, l'Esmeraude, Crisoperas, l'Onix, & l'Escarboncle, lesquelles sont engendrees en ceste façon.

Quand ceste vapeur de Nature se sublime de soy-mesme sans ce soulphre ou vnctuosité que nous auons dit, & qu'elle rencontre vn lieu d'eau pure de sel, alors se font les Diamans, & celà és lieux trés-froids, esquels ne peut paruenir ceste graisse, parce que si elle y arriuoit elle empescheroit cest effect. Car on sçait bien que l'esprit de l'eau se sublime facilement & à petite chaleur, non pas l'huile ou graisse qui ne peut s'esleuer qu'à force de chaleur & ce en lieux chauds, car combien qu'elle procede du centre, il ne luy faut pourtant gueres de feu pour la congeler & la faire arrester. Si bien que la vapeur passant tousiours, vient à se congeler dans l'eau en petits grains & pierrettes. Mais c'est vne autre question, à sçauoir comment les couleurs se font esdites pierres precieuses: Pour en resoudre il faut sçauoir que c'est à cause du soulphre, & en cette façon, si la graisse du soulphre est congelee, par ce mouuement perpetuel, l'esprit de l'eau puis apres le digere en passant, & le purifie par la vertu du sel, iusques à ce qu'il soit coloré d'vne couleur digeste, rouge ou blanche, laquelle couleur tendant tousiours à sa perfection est esleuee par tant de distillations reiterees, que l'esprit qui a puissance de penetrer dans les

choses imparfaictes ; y introduit ladite couleur, qui se ioint puis apres à cette eau en partie congelée, & ainsi elle remplit ses pores, & se fixe auec elle d'vne fixation inseparable. Car l'eau quelle qu'elle soit est congelee par la chaleur, quand elle est sans esprit, & si elle a des esprits, elle se congele au froid. Mais qui sçait congeler l'eau au chaud, & ioindre l'esprit auec elle, il a certes trouué vne chose mille fois plus precieuse que l'or, & que chose qui soit au monde. Faictes donc que l'esprit se separe de l'eau, & qu'il se pourrisse, & que le grain apparoisse, puis apres reiettant la les fesses reduisez l'esprit en eau, & les faictes ioindre ensemble, car ceste conionction engendrera vn rameau semblable en forme & excellence à ses parens.

De la seconde matiere, & de la putrefaction de toutes choses.

TRAICTE' VI.

Novs auons cy dessus traicté de la premiere matiere de toutes choses, & comme elles naissent par la Nature sans semence, c'est à dire, comme la Nature reçoit la

matiere des Elements de laquelle elle engendre la ſemence, maintenant nous parlerons de la ſemence & des choſes qui s'engendrent auec ſemence. Toute choſe donc qui a ſemence eſt multipliée par icelle, mais ſans doute cela ne ſe faict pas ſans l'ayde de la Nature : car la ſemence en vn corps n'eſt autre choſe qu'vn air congelé, ou vne vapeur humide : tellement que ſi elle n'eſt reſoulte par vne vapeur chaude, elle eſt inutile. Que ceux qui recherchent l'art ſçachent donc que c'eſt que la ſemence, à fin qu'ils ne cherchent vne choſe qui n'eſt pas. Or eſt-il que la ſemence eſt triple, & engendrée des quatre Elements. La premiere eſpece de ſemence eſt la minerale : la ſeconde la vegetable : la troiſieſme l'animale. La ſemence minerale eſt ſeulement cogneuë des vrays Philoſophes, la ſemence vegetable eſt cogneuë & eſt vulgaire comme nous voyons és fruicts : l'animale ſe cognoiſt par l'imagination ; la vegetable nous monſtre à l'œil comme la Nature la crée des quatre Elements : Car il faut ſçauoir que l'hyuer eſt cauſe de putrefaction, parce qu'il congele les eſprits vitaux és arbres, & lors qu'ils ſont reſous par la chaleur du Soleil, auquel il y a vne force magnetique ou aymantine attractiue de toute humidité,

alors la chaleur de Nature excitée par mouuement pousse à la circonference vne vapeur d'eau subtile, qui ouure les pores de l'arbre & en faict distiller des gouttes, separant tousiours le pur de l'impur ? neantmoins l'impur precede le pur, le pur se congele en fleurs, l'impur en fueilles, le gros & espais en escorce, laquelle demeure fixe, mais les fueilles tombent ou par le froid ou par le chaud, quand les pores de l'arbre sont bouchez & lors les fleurs sont congelees en la mesme couleur qu'est la chaleur, & apporte fruict ou semence. Comme la pomme, en laquelle est le sperme, duquel ne naist pas l'arbre, mais en iceluy sperme est la semence interieurement, duquel naist l'arbre : car la multiplication se faict non au sperme mais à la semence, comme nous voyons oculairement que la Nature creée la semence des quatre Eslements, à fin que nous ne fussions occupez à cela, car ce qui est faict n'a besoin de facteur. Il suffira en cest endroict d'auoir admonesté le lecteur: Retournons à nostre propos mineral. Il faut donc sçauoir que la Nature créee la semence minerale, ou metallique dans les entrailles de la terre, c'est pourquoy on ne croit pas qu'elle soit, parce qu'elle est inuisible. Mais ce n'est pas mer-

ueille que les ignares en doutent, puis qu'ils ne peuuent mesmes comprendre ce qui est deuant leurs yeux, à grand peine conceuroient-ils ce qui est caché & inuisible. C'est pourtant vne chose tres-vraye que ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, & au contraire ce qui naist en haut naist d'vne mesme source que ce qui est dessous dans les entrailles de la terre, & ie vous prie quelle prerogatiue auroient les vegetables par dessus les metaux, que Dieu eust donné de la semence à ceux là & en eust exclus ceux-cy: les metaux ne sont-ils pas en aussi grande authorité enuers Dieu que les arbres? tenons donc pour tout asseuré que rien ne croist sans semence, car là où il n'y a point de semence la chose est morte. Autrement il est necessaire que les quatre Elements creent la semence des metaux, ou qu'ils les produisent sans semence, si c'est sans semence, ils ne peuuent estre parfaits, car toute chose sans semẽce est imparfaite, eu esgard au composé, qui n'adiouste foy à ceste indubitable verité il n'est pas digne de rechercher les secrets de Nature, car rien de naist au monde sans semence: les metaux à la verité ont en eux vrayement & reellement leur semence, mais leur generation se faict ainsi. Les

quatre Elements en la premiere operation de Nature distillent par l'artifice d'Archæus, dans le centre de la terre, vne vapeur d'eau pondereuse qui est la semence des metaux, & s'appelle Mercure, à cause de sa fluidité, & facile adherance à chasque chose: il est accomparé au soulphre à cause de sa chaleur interne, & apres la congelation c'est l'humide radical, & combien que le corps des metaux soit procrée du Mercure (ce qui se doit entendre du Mercure des Philosophes) neantmoins il ne faut point escouter ceux qui estiment que Mercure vulgaire soit la semence des metaux, & ainsi prennent le corps au lieu de la semence, ne considerant pas que le Mercure a aussi bien en soy sa semence que les autres, l'erreur de tous ces gens là sera manifeste par l'exemple suyuant, il est tout certain que les hommes ont leur semence en laquelle ils sont multipliez: le corps de l'homme c'est le Mercure, la semence est cachée dans ce corps, & eu esgard au corps elle est tres petite en quantité. Qui veut donc engendrer cest homme metalique, il ne faut pas qu'il prenne le Mercure, qui n'est qu'vn corps, mais la semence qui est ceste vapeur d'eau congelee: Ainsi en la regeneration des metaux, les vulgaires Operateurs y proce-

dent mal, car ils dissoluent les corps metalliques, soit Mercure, soit or, soit argent, soit plomb, & les corrodent auec des eaux forts, & choses heterogenées & estranges non requises à la vraye science, puis apres conioignent ces dissolutions, ignorans, ou ne prenans pas garde que des pieces & morceaux d'vn corps ne peut estre engendré vn homme, parce qu'en ceste façon la corruption du corps & la destruction de la semence a precedé; vne chacune chose se multiplie au masle & à la femelle, comme i'ay faict mention au traicté de la double matiere, la disionction du sexe n'a garde de rien produire; ains c'est la conionction qui produit vne nouuelle forme: il faut donc qui veut faire quelque chose de bon, prendre les spermes ou semences, non les corps entiers: pren donc le masle vif, & la femelle viue, & les conioints ensemble, à fin qu'ils s'imaginent vn sperme pour procreer vn fruict de leur Nature: car il ne faut point que pas vn se mette en la fantaisie de pouuoir faire la premiere matiere. La premier matiere de l'homme c'est la terre, de laquelle il n'y a homme si effronté qui voulust entreprendre d'en faire vn homme, c'est Dieu seul qui sçait cest artifice: mais de la seconde matiere qui est desia creée facilement

auec l'aide de Nature s'en engendrera la forme de laquelle elle est semence. L'artiste ne faict rien en cecy, sinon de separer ce qui est subtil de ce qui est espois, & le mettre dans vn vaisseau conuenable: Car il faut bien considerer que comme vne chose se commence ainsi elle se finit; de vn se font deux, & de deux vn & rien plus, il y a vn Dieu, de cest vn est engendré le fils, tellement que vn en a donné deux, & deux ont donné vn sainct Esprit, procedant de l'vn & de l'autre, ainsi a esté crée le monde, & ainsi sera sa fin. Considerez exactement ces quatre premiers poincts, vous trouuerez en iceux premierement le pere, puis le pere & le fils, en fin le sainct Esprit. Vous y trouuerez les quatre Elements, & quatre Luminaires, deux celestes, deux centriques: Bref il n'y a rien au monde autrement qu'il apparoist en ceste figure, iamais n'a esté, & iamais ne sera, & si ie voulois remarquer tous les mysteres qui se pourroient tirer de là il en naistroit vn grand volume. Ie retourne donc à mon propos, & te dis en verité mon fils, que d'vn tu ne sçaurois faire vn, c'est à Dieu seul, à qui est cela reserué en propre, qu'il te suffise que tu puisses de deux en creer vn qui te soit vtile, & à cest effect sçachez que le sper-

me multiplicatif est la seconde & non la premiere matiere de tous metaux & de toutes choses la premiere est inuisible, elle est cachee dans la Nature ou dans les Elements, mais la seconde apparoist quelquesfois aux enfans de la science.

De la vertu de la seconde matiere.

TRAICTE' VII.

MAIS à fin que tu puisses plus facilement comprendre quelle est ceste seconde matiere, ie te descriray les vertus qu'elle a, par lesquelles tu la pourras cognoistre : sçachez donc en premier lieu que la Nature est diuisee en trois regnes, desquels il y en a deux dont vn chacun peut estre luy seul, encores que les deux autres ne fussent pas. Il y a le regne mineral, vegetal & animal : le regne mineral il est manifeste qu'il peut persister de soy-mesme, encores qu'il n'y eust au monde ny herbes ny hommes, le vegetable de mesme n'a que faire pour son establissement qu'il y ayt au monde ny homme ny metaux : le troisiesme au contraire

prend vie des deux precedents, sans lesquels il ne pourroit estre, & est plus noble & precieux que les deux susdits, & estant le dernier domine sur eux, aussi la vertu se finit tousiours au troisiesme, & se multiplie au second: voy-tu bien au regne vegetable, la premiere matiere est l'herbe ou l'arbre que tu ne sçaurois creer, c'est la Nature qui le faict; mais la seconde matiere c'est la semence que tu vois, & en icelle se multiplie l'herbe ou l'arbre. Au regne animal, la premiere matiere est la beste ou l'homme que tu ne sçaurois creer, mais la seconde en laquelle il se multiplie tu la cognois, qui est la semence. Au regne mineral tu ne peux creer vn metal, & si tu t'en vantes tu es vain & menteur : la Nature a faict cela, & combien que tu eusse la premiere matiere selon les Philosophes, c'est à sçauoir ce sel centrique, toutesfois tu ne le sçaurois multiplier sans l'or, mais la semence des metaux est cogneuë seulement des fils de la science; Es vegetables les semences apparoissent exterieurement, & les reins de leur digestion c'est l'air chaud. Aux animaux la semence apparoist dedans les reins, ou le lieu de sa digestion sont les reins de l'homme. Quant aux mineraux ; l'eau est leur semence, qui est au centre du cœur d'iceux, &

de leur vie, les reins ou le lieu de la digestion d'icelle, est le feu. Le receptacle de la semence des vegetaux c'est la terre, le receptacle de la semence animale c'est la matrice de la femelle & le receptacle en fin de la semence de l'eau mineralle c'est l'air; & faut noter que le receptacle de la semence est tel qu'elle est la congelation des corps, & telle est la digestion, quelle est la resolution; telle la putrefaction quelle est la destruction. Or la vertu d'vne chacune semence est de se pouuoir conioindre à vne chacune chose en son regne, d'autant qu'elle est subtile, & n'est autre chose qu'vn air congelé dans l'eau par le moyen de la graisse, or elle se cognoist ainsi, c'est que hors de son regne elle ne se ioint naturellement à chose quelconque, elle ne se dissoult point, mais se congele: car elle n'a pas besoin de solution, ains de congelation. Il est donc necessaire que les pores des corps s'ouurent, à fin que le sperme soit poussé dehors, au centre duquel est la semence, qui n'est autre chose qu'air, & iceluy quand il rencontre matrice conuenable, il se congele, & congele quant & soy ce qu'il trouue de pur, ou impur meslé auec le pur. Tant qu'il y a de la semence au corps, le corps est en vie, quand elle est toute consumee, le corps meurt, neant-

moins tous corps apres l'emission de la semence sont debilitez, & l'experience nous monstre que les hommes les plus adonnez à Venus, sont volontiers les plus debiles, comme les arbres qui sont vne annee de grand rapport sont steriles l'annee suyuante. La semence donc pour conclusion est vne chose inuisible, comme nous auons dit tant de fois, mais le sperme est visible, & est presque comme vne ame viuante qui ne se trouue point és choses mortes, elle se tire en deux façons, la premiere façon est douce, l'autre auec violence. Mais d'autant qu'en cest endroit nous parlons de la vertu d'icelle. Je dis que rien ne naist au monde sans semence, & que par la vertu d'icelle toute choses se font, & sont engendrees, sçachent donc tous les fils de la science, que c'est en vain qu'on cherche de la semence en vn arbre coupé, il la faut chercher seulement en ceux qui sont verds & entiers.

De l'art, & comme la Nature opere par l'art en la semence.

TRAICTE' VIII.

TOVTE semence quelle qu'elle soit est de nulle valeur, si elle n'est mise ou par l'art, ou par la Nature en vne matrice conuenable; & encores que la semence de soy soit plus noble que toute creature, toutesfois la matrice est sa vie; laquelle faict pourrir le grain ou le sperme, & cause de la congelation du poinct, & en outre par la chaleur de son corps, elle le nourrit; & le fait croistre; cela se faict en tous les trois regnes susdits de la Nature, & se fait naturellemẽt par mois, par annees, & par succession de temps. Mais subtil est l'artiste qui peut dans les regnes mineral & vegetable, trouuer quelque accourcissemẽt ou abreuiation, nõ pas au regne animal; Au mineral l'artifice seulement paracheue ce que Nature ne peut paracheuer, à cause de la crudité de l'air, qui par sa violence a bouché les pores d'vn chacun corps; nõ dãs les entrailles de la terre, mais en la superficie d'icelle, comme i'ay dit cy deuant és prece-

dents chapitres. Mais à fin qu'on entende plus facilement cela, i'ay bien voulu encores adiouster, que les Elements iettent quasi à l'ennuy l'vn de l'autre leur semence au centre de la terre, comme dans leurs reins, & le centre par le mouuement continuel le pousse dãs les matrices, lesquelles sont sans nombre, car autant de lieux autant de matrices, l'vne toutesfois plus pure que l'autre, & ainsi presque à l'infiny. Notez donc qu'vne pure matrice engendrera vn fruict pur & net en son semblable. Comme pour exemple és animaux vous auez les matrices des Femmes, des Vaches, des Iumens, des chiennes &c. Au regne mineral & vegetal, sont les metaux, les pierres, les sels: Car en ces deux regnes principalement les sels sont à considerer, leurs lieux, selon le plus ou le moins.

De la commixtion des metaux, ou de la façon de tirer la semence metallique.

TRAICTE' IX.

NOVS auons parlé cy dessus de la Nature, de l'art, du corps, du sperme & de la semence, descendons maintenant à la practi-

que, à sçauoir comment les metaux se doiuent mesler, & qu'elle est la correspondance qu'ils ont entr'eux. Sçachez dõc que la femme est vne mesme chose que l'homme, car ils naissent tous deux d'vne mesme semence, & dans vne mesme matrice; il n'y a que faute de digestion en la femme; & que la matrice qui produit le masle, a le sang & le sel plus pur; ainsi la Lune est de mesme semence que le Soleil, & d'vne mesme matrice, mais en la procreation de la Lune, la matrice a eu plus d'eau que de sang digesté selon le tẽps de la Lune celeste. Mais à fin que tu te puisses plus facilement imaginer, comment les metaux s'assemblent & se ioignent ensemble, pour ietter & receuoir la semence regarde le Ciel & les Spheres des Planettes: Tu vois que Saturne est le plus haut de tous auquel succede Iupiter, & puis MARS, le Soleil, Venus, Mercure, & en fin la Lune. Considere maintenant que les vertus des Planettes ne montent pas, mais elles descendent, mesmes l'experience nous apprend, que le Mars se conuertit facilement en Venus, & non le Venus en Mars, comme plus basse d'vne Sphere. Ainsi facilement le Iupiter est transmué en Mercure, pource que Iupiter est plus haut que Mercure, celuy-là le second apres le fir-

mament, celuy cy le ſecond au deſſus de la terre, & Saturne le plus haut, la Lune la plus baſſe, le Soleil ſe meſle au milieu: mais il n'eſt iamais amelioré par les inferieurs. Or tu noteras qu'il y a vne grande correſpondance entre Saturne & la Lune, au milieu deſquels eſt le Soleil, comme auſſi entre Mercure & Iupiter, Mars & Venus, leſquels tous ont le Soleil au milieu. La pluſpart des Operateurs ſçauent bien comme on tranſmuë le Fer en Cuiure ſans le Soleil: & comme il faut conuertir le Iupiter en Mercure, meſme il y en a quelque-vns qui du Saturne en font de la Lune. Mais s'ils ſçauoient par ces mutations ſeules adminiſtrer la Nature, certes ils trouueroient vne choſe plus precieuſe que tous les treſors du monde. C'eſt pourquoy ie dis qu'il faut ſçauoir quels metaux tu dois conioindre enſemble, & deſquels la Nature eſt correſpondante l'vne à l'autre. C'eſt pour quoy il y a vn certain metal qui a la puiſſance de cõſumer tous les autres: car c'eſt comme leur eau & leur mere: & il n'y a qu'vne ſeule choſe qui luy reſiſte, qui eſt l'humide radical du Soleil & de la Lune, & eſt amelioré par iceluy, mais à fin que ie le deſcouure, c'eſt l'Acier, il s'appelle ainſi, ſi vne fois il ſe ioint auec l'or, ou l'or auec luy, il iette ſa ſe-

mence, & est debilité iusques à la mort, alors l'Acier conçoit & engendre vn fils plus clair que le pere, puis apres si la semence de ce fils desia né est mise en la matrice, elle la purge, & la rend mille fois plus aspre à enfanter de tres-bons fruicts. Il y a toutesfois vn autre Acier qui est accomparé à cestuy-cy, lequel est de soy creé de la Nature, & sçait par vne admirable force & puissance, tirer & extraire des rayons du Soleil, ce que tant d'hommes ont cherché, & qui est le commencement de nostre œuure.

De la generation supernaturelle du fils du Soleil.

TRAICTE' X.

NOvs auons cy deuant traicté des choses que la Nature crée tous les iours, & que Dieu a creées de long temps, à fin que ceux, qui sont inquisiteurs de la science entendissent plus facilemẽt la possibilité de la Nature & iusques où elle peut estendre ses forces : Mais pour ne differer plus longuement, ie commenceray à declarer la maniere de faire la pierre des Philosophes. Sçachez dõc que la pierre, ou la teinture des Philoso-

phes,n'est autre chose que l'or,extremement digeste c'est à dire reduit & amené à vne superbe digestion : Car l'or vulgaire, est comme l'herbe sans semence, laquelle quand elle vient à meurir elle produit de la semence, ainsi l'or quand il meurit il pousse hors sa semence ou sa teinture. Mais quelqu'vn demandera pourquoy l'or, ou vn autre metal ne produit point de semence ? la raison est d'autant qu'il ne peut se meurir, à cause de la crudité de l'air qui empesche qu'il n'aye vne chaleur suffisante, & en quelques lieux il se trouue de l'or impur, que la Nature eust bien voulu parfaire, mais elle a esté empeschee par la crudité de l'air. Comme pour exemple en Pologne croissent bien les Orãgers comme les autres arbres: en Italie & ailleurs ou est leur terre naturelle ils y croissent, non seulement, ains ils y portent fruict quant & quant, parce qu'ils ont de la chaleur à suffisence, mais en ces lieux froids nullement car lors qu'ils pensent meurir ils sont empeschez par la crudité de l'air & ainsi on n'y a iamais de bons fruicts; que si quelquesfois la Nature est aydee par l'art & industrie, comme de les arroser d'eau tiede, & les tenir en des caues, alors l'artifice faict esclorre ce que la Nature ne pouuoit ; & le mesme entiere-

ment arriue aux metaux. L'or peut apporter fruict, & semence, par le moyen de laquelle il se peut multiplier, mais c'est par l'industrie d'vn habile artiste, qui sçait aider & pousser la Nature, autrement s'il vouloit l'entreprendre sans la Nature, il erreroit. Car non seulement en ceste science, mais en toutes choses nous ne pouuons rien faire que ayder la Nature, & ne la pouuons ayder par autre moyen que par le feu, & par la chaleur. Mais d'autant que cela ne se peut faire en vn corps metallique congelé à cause que les esprits n'apparoissent point, il faut premierement que le corps soit dissous, & que les pores d'iceluy soient ouuerts, à fin que la Nature puisse operer: Mais à sçauoir-mon quelle doit estre ceste resolution? ie veux icy aduertir le lecteur, que cõbien qu'il y aye plusieurs sortes de dissolutions, lesquelles sont toutes inutiles, qu'il n'y en a neantmoins veritablement que de deux sortes, dõt l'vne est vraye & naturelle, l'autre violente, sous laquelle toutes les autres sont comprises: la naturelle est telle qu'il faut que les pores du corps s'ouurent en nostre eau, à fin que la semence soit poussee dehors cuitte & digeste, & puis mise dans sa matrice. Mais ceste eau, c'est nostre eau celeste, non vulgaire, qui ne moüille

point les mains, toutesfois est comme de pluye, le corps c'est l'or, qui donne la semence, la Lune est nostre (non pas l'argent vulgaire) qui la reçoit, le tout est puis apres regy par nostre feu continuel, durant l'espace de sept mois, & quelquesfois dix, iusques à ce que nostre eau consume trois & en laisse vn, & ce au double, puis apres elle est nourrice du laict de la terre, ou de la gresse qui naist és mammelles d'icelle, & est regie & conseruée de putrefaction par le sel de Nature, & ainsi est engendré cest enfant de la seconde generation. Venons maintenant de la Theorie à la Pratictique.

De la practique & confection de la pierre ou teinture selon l'art.

TRAICTE' XI.

Novs auõs estẽdu nostre discours par tous ces chapitres precedens, donnãt les choses à entendre par exemples, à fin que plus facilement on peut comprendre la practique, laquelle en imitant la Nature se doit faire en ceste feçon. ℞. De nostre terre par vnze degrez, vnze grains, & de nostre or

(non de l'or vulgaire) vn grain, de noſtre argent, & nõ de l'argent vulgaire, deux grains, & garde toy bien, te di-je, de prẽdre or ny argent vulgaire, car ils ſont morts, & n'on aucune vigueur, mais pren les noſtres qui ſont vifs, puis les mets dans noſtre feu, & de la ſe fera vne liqueur ſeche, car premierement la terre ſe reſoudra en eau, laquelle s'appelle le Mercure des Philoſophes, & ceſte eau reſoult les corps du Soleil & de la Lune, & les conſume, de façon qu'il n'en demeure que la dixieſme partie, auec vne part, & voyla ce qu'on appelle humide radical. Puis apres ℞. de l'eau de ſel nitre, tirée de noſtre terre, en laquelle eſt le ruiſſeau & l'onde viue, ſi tu ſçais cauer & foüir dans la foſſe naïfue & naturelle, prens donc en icelle de l'eau qui ſoit bien claire, & dans icelle eau tu mettras c'eſt humide radical, mets le tout au feu de putrefaction & generation, nõ tel toutesfois comme tu a faict en la premiere operation, gouuerne le tout auec grãd artifice & diſcretion, iuſques à ce que les couleurs apparoiſſent cõme vne queuë de Paon, gouuerne bien encores vn coup, & qu'il ne t'ennuye point en digerant touſiours iuſques à ce que les couleurs ceſſent, & qu'il n'y en aye qu'vne ſeule qui apparoiſſe, à ſçauoir la couleur verde, &

ainsi des autres, & quand tu verras au fonds du vaisseau des cendres de couleur brune, & l'eau comme rouge: ouure ton vaisseau alors moüille vne plume, & en oingts vn morceau de fer, s'il teint, aye soudain de l'eau, de laquelle nous parlerons tantost, & y mets autant de ceste eau, qu'il y a entré d'air creu. cuis le tout de rechef iusques à ce qu'il teigne. Iusques là est allée mon experience, ie n'ay rien trouué plus outre, ie ne peux que cela. Mais cest eau que ie dis, doit estre le menstruel du monde, de la Sphere de la Lune, tant de fois rectifié qu'il puisse calciner le Soleil. Ie t'ay voulu descouurir icy tout, & si quequefois tu entens mon intention, non mes paroles, ou les syllabes, ie t'ay reuelé tout, principalement au premier & second œuure. Mais touchant le feu il nous reste encores quelque chose à dire, le premier feu ou le feu de la premiere operation, est le feu d'vn degré continuel, & qui enuironne la matiere: le second est vn feu naturel, qui digere la matiere & la fige. Or ie te dis la verité, que ie t'ay descouuert le regime du feu, si tu entends la Nature. Il nous faut donc parler du vaisseau, lequel doit estre naturel, & deux suffisent, mais le vaisseau du premier œuure faut qu'il soit rond; & en la seconde œuure

vn peu moins ains longuet cõme vne phiole ou ouale : Mais en tout & par tout, sçachez que le feu de Nature est vnique, & s'il y à de la diuersité, la distance des lieux en est cause. Comme aussi le vaisseau de Nature est vnique, mais nous nous seruons de deux pour abreger. La matiere est aussi vne, mais de deux substances. Si tu bandes donc ton esprit, & que ce soit ton intention de produire quelques choses, regarde premierement celles qui sont desia creées, car si tu ne peux venir à bout de celles cy, qui sont ordinairemẽt deuant tes yeux, à grand'peine viendras tu à bout de celles qui sont encores à naistre, & que tu desire produire : produis dis-je, car il faut que tu sçaches que tu ne sçaurois rien creer, cela est le propre de Dieu, mais de rendre apparentes les choses occultes & cachees à l'ombre, de les rendre dis je euidentes, & leur oster leur ombre, cela est quelquefois permis aux Philosophes qui ont de l'intelligence, & Dieu le leur concede par le ministere de la Nature. Considere vn peu ie te prie en toy mesme la simple eau de la pluye, Qui est-ce qui croiroit iamais qu'elle eust & continst en soy toutes les choses qui sont au monde, les pierres dures, les sels, l'air, la terre, le feu, puis qu'en euidẽce elle n'apparoist

autre chose qu'vne simple eau? Que diray-je de la terre? qui contient en soy, eau, feu air, sel, & n'apparoist neantmoins que terre? O admirable Nature: qui sçait par l'eau, produire des fruicts admirables en la terre, & leur suppediter la vie par le moyen de l'air. Toutes ces choses se font, & neantmoins les yeux vulgaires ne le voyent pas, mais ce sont les yeux de l'intellect & de l'imagination, qui le voyent d'vne veuë tres-veritable: Car les yeux des Sages voyent la Nature d'autre façon que les yeux communs. Cõme par exemple, les yeux des hommes communs voyent que le Soleil est chaud: les yeux des Philosophes au contraire, voyent le Soleil estre plustost froid, mais ses mouuemẽts estre chauds. Car ses actions & ses effects sont cogneus par la distance des lieux: le feu de Nature est vn, & mesme auec luy. Car tout ainsi comme le Soleil tient le centre & le milieu entre les Spheres, des Planettes, & que de ce centre du Ciel il espart en bas sa chaleur par son mouuement. Ainsi au centre de la terre est vn Soleil terrestre, qui par son mouuement perpetuel pousse la chaleur ou ses rayons en haut à la superficie de la terre: & sans doute ceste chaleur intrinseque est beaucoup plus forte & plus efficace que ce feu elementaire

que nous voyons, mais elle eſt temperée par l'eau ſouſterrine, qui de iour en iour penetre & paſſe par les pores de la terre en la rafraiſchiſſant, & par meſme ſimilitude l'air tempere le Soleil celeſte & ſa chaleur, l'air dis-je, qui de iour en iour vole à l'entour de la terre, & ſi cela n'eſtoit, par ceſte chaleur toutes choſes ſeroient conſumées, & rien ne naiſtroit. Mais comme ce feu inuiſible, ou ceſte chaleur centrale conſumeroit tout ſi l'eau n'intercedoit & ne la temperoit, ainſi la chaleur du Soleil deſtruiroit tout, n'eſtoit l'air qui interuient au milieu. Mais ie diray maintenant en peu de mots, comme ces Elements agiſſent entr'eux : Dans le centre de la terre eſt le Soleil centrique qui par ſon mouuement ou par le mouuement de ſon firmament, iette vne grande chaleur qui s'eſtend iuſques à la ſuperficie de la terre. Ceſte chaleur cauſe l'air en ceſte façon. La matrice de l'air, c'eſt l'eau, laquelle engendre des fils de ſa Nature, mais diſſemblables, & beaucoup plus ſubtils, car où le paſſage eſt denié à l'eau, l'air y entre ; puis quand ceſte chaleur centrale (laquelle eſt perpetuelle) agit, elle faict eſchauffer & diſtiller ceſte eau, & ainſi ceſte eau par la force de la chaleur ſe change en air, & par ce moyen paſſe iuſques à la ſuper-

ficie de la terre, parce qu'il ne peut souffrir d'este enfermé, où apres qu'il est refroidy, il se resout en eau dans les lieux opposites, cependant il arriue quelquefois que non seulement l'air, mais l'eau aussi passe iusques à la superficie de la terre, comme il apparoist en ces noires bruïnes qui sont portees par violẽces iusques en l'air, de quoy ie vous dõneray vn exemple familier. Faites chauffer de l'eau dans vn pot à feu lent, vous verrez s'esleuer petit à petit des vapeurs lentes & douces, à feu plus fort apparoistront des vapeurs plus crasses. Ceste chaleur centrale opere en ceste mesme façon, l'eau la plus subtile est esleuee en l'air, & ce qui est plus crasse & espais tirãt sur le sel ou graisse, il le distribuë à la terre, d'où naissẽt choses diuerses, le reste se change en rochers & en pierres. Quelqu'vn pourroit obiecter si la chose estoit ainsi, cela se feroit continuellement, & neantmoins bien souuent on ne sent aucun vent. Ie responds qu'il n'y a point de vent à la verité quand l'eau n'est point iettee violemment dans le vaisseau distillatoire, car peu d'eau excite peu de vẽt. Vous voyez qu'il n'y a pas tousiours du tõnerre, encores qu'il pleuue & qu'il vente, mais seulement quand par la force de l'air vne eau trouble est portee par violence

iusques à la sphere du feu : car le feu n'endure point l'eau. Nous en auons vn exemple deuant nos yeux, iettez de l'eau froide dãs vne fournaise ardante, vous orrez quels tonnerres elle excitera : Mais pourquoy vniformement l'eau n'entre-elle en ces lieux ? la raison est pource qu'il y a plusieurs de tels lieux vagues & concauites, quelquefois vne concauité pousse hors de soy eau & vents par certains iours ou mois iusques à ce qu'il se face vne repercussiõ d'icelle. Cõme nous voyons en la mer les flots se suiure plusieurs lieües auant que trouuer qui les repousse : mais retournons à nostre propos. Ie dis donc que le feu ou la chaleur est cause du mouuemẽt de l'air, & qu'il est la vie de toutes choses, & la terre est la nourrice, ou le receptacle de tout, mais si ce n'estoit l'eau qui refrigere la terre, & nostre air, la terre seroit rendüe extremement seiche pour deux raisons susdites, c'est à sçauoir à cause de la chaleur tant du mouuement centrique que du Soleil celeste. Neantmoins en quelques lieux il arriue que les pores de la terre estans bouchez l'humidité ne peut penetrer, & alors par la correspondance des deux Soleils, celeste & centrique, qui ont entr'eux vne puissance aymantine, il arriue dis-je que la terre s'enflamme à ceste chaleur.

Et ainsi quelque iour le monde perira.

Fay doncques que l'operation en nostre terre soit telle, que la chaleur centrale puisse changer l'eau en air, à fin qu'elle sorte iusques sur la superficie de la terre, & qu'elle respande le reste par les pores de la terre, & alors à l'opposite l'air se changera en eau beaucoup plus subtile que n'estoit la premiere, & cela se fera ainsi, si tu donnes à denoter à nostre veillard, l'or & l'argent à fin qu'il les consume, & que luy en fin mourant soit bruslé, que ses cendres soient esparces dans l'eau, & alors cuit le tout iusques à ce que ce soit assez, & tu auras vne medecine qui guerit la lepre. Aduise au moins que tu ne prennes le froid pour le chaud, ou le chaud pour le froid, mesle les natures ensemble, s'il y a quelque chose de contraire à la Nature, car vne seule chose t'est necessaire, separe la, à fin que la Nature soit semblable à la Nature, fay cela auec le feu, non auec la main, & sçaches que si tu ne suis la Nature tout ton labeur est vain, & ie te iure par le Dieu qui est Sainct, que ie t'ay icy dit tout ce que le pere peut dire à son fils. Qui a des oreilles qu'il oye, & qui a du sens qu'il comprenne.

De la pierre, & de sa vertu.

TRAICTE' XII.

Novs auons assez amplement discouru aux chapitres precedents de la production des choses naturelles, des Elements, & des matieres, premiere & secõde, des corps, des semences, & en fin de l'vsage & vertu d'iceux. I'ay en outre escrit la façon de faire la pierre, mais touchant la vertu d'icelle, i'en reueleray maintenant tout autant que l'experience m'en a monstré, & que la Nature m'en a concedé. Mais à fin que de rechef sommairement & en peu de paroles ie mette par abregé ces douze traictez, & que le lecteur craignant Dieu puisse conceuoir mon intention, la chose en va ainsi. Quant à la verité de l'art, si quelqu'vn en doute, qu'il lise les escrits des Anciens verifié par raison & par experience, ausquels, comme dignes de creance, on ne doit faire difficulté d'adiouster foy en leur dire: que si quelqu'vn trop opiniastre ne veut croire leurs escrits, alors il se faut tenir à la maxime qui dit que contre celuy qui nie les principes il ne faut iamais

disputer: car les sourds & les muets ne peuuent parler. Et ie vous prie quelle prerogatiue auroient les autres choses vniuersellement qui sont au monde par dessus les metaux. Pourquoy les exclurrons-nous seuls de l'vniuerselle benediction que le Createur a donné à toutes choses, incontinent apres la creation du monde, comme les sainctes lettres nous tesmoignent & qu'vne vaine & imaginaire denegation de semence leur seroit attribuee. Que si nous sommes contraints de confesser qu'ils ont de la semence, qui est-ce qui est si sot, qu'il ne croye qu'ils peuuent estre multipliez en icelle? & en sa Nature la Phisique est veritable, la Nature l'est aussi, mais rarement il se treuue vn Operateur qui soit vray: Vnique est la Nature, l'art est vnique: mais les Operateurs sont diuers. Or quant à ce que la Nature cree les choses des Elements, elle le faict par le vouloir de Dieu, & ce de la premiere matiere, que Dieu seul sçait & cognoist, mais elle les multiplie par la seconde, que les Philosophes cognoissent. Rien ne se faict au monde sans le vouloir de Dieu, & de la Nature. Car chaque Element à la verité est en sa sphere, mais l'vn ne peut estre sans l'autre, l'vn vit par le moyen de l'autre, & toutesfois conioints en-

semble ils ne s'accordent point, mais l'eau est le plus digne de tous les Elements, pource que c'est la mere de toutes choses, & sur icelle nage l'esprit du feu, par le feu: L'eau est faicte la premiere matiere, c'est à sçauoir par le combat du feu auec l'eau, & ainsi s'engendrent des vents ou vapeurs, aptes & faciles à estre congelez auec la terre par l'air crud, qui dés le commencement a esté separé d'icelle, ce qui se faict sans cesse, & par vn mouuement perpetuel; car le feu ou la chaleur n'est point excitee autrement que par le mouuement, ce qui se peut voir manifestement en vn fer, lequel en le limãt deuient aussi chaud que s'il estoit rougy au feu, le mouuement donc cause la chaleur, & esmeut l'eau, & le mouuement de l'eau cause l'air, qui est la vie de toutes choses viuantes. Les choses donc croissent en ceste maniere, comme i'ay dit cy dessus, c'est à sçauoir de l'eau, car de sa vapeur plus subtile, les choses plus subtiles & legeres procedent: mais de son huile, en viẽnent choses plus belles & excellentes que les premieres. Si donc par vostre operation vous voulez amender Nature, & luy donner vn estre plus parfaict & accomply, faictes dissoudre le corps dont vous voulez vous seruir, & ostez luy son terrestre & superflu, la-

uez le, & le nettoyez bien, mettez les choſes cuittes auec les cuittes, les pures auec les pures, & les creuës auec les cruës, ſelon le poix de Nature, & non pas de la matiere : Car vous deuez ſçauoir que le ſel nitre central ne prend point d'auantage de la terre, qu'il luy en eſt beſoin, pure ou non, mais la graiſſe ou l'vnctuoſité de l'eau ſe gouuerne & manie d'autre façon, parce que iamais on n'en peut auoir de pure, & ſe nettoye par double chaleur, & derechef ſe reünit & conioint.

FIN.

Epilogue, ſommaire, & concluſion des douze traictez cy deſſus.

AMY lecteur, i'ay faict, & compoſé ces douze traictez en faueur de ceux qui ayment ceſte ſcience, à fin qu'ils cognoiſſent les operations que la Nature nous enſeigne, auant qu'ils commencent à trauailler : & comme elle produit toutes les choſes qui

font au monde à fin qu'ils ne perdent point le temps, & ne vueillent s'efforcer d'entrer dans la porte sans auoir les clefs, parce que celuy se trauaillera en vain, si premier il n'a la cognoissance de la Nature, voulãt mettre la main à l'ouurage; Car en ceste sacree saincte, & venerable science, celuy-la marchera en perpetuelles tenebres qui n'a le Soleil pour flambeau qui luy esclaire, & est enueloppé d'vne obscurité grande, si Phœbe l'autre lampe du monde ne luy faict voir sa lumiere argentine parmy l'obscur de la nuict. La Nature a vne lumiere propre qui n'apparoist pas à nos yeux, l'ombre de la nature n'est autre chose qu'vn corps à nostre veuë, celuy qui est esclairé de ceste belle lumiere naturelle, tous nuages se dissipent & disparoissent de deuant ses yeux, il met toutes difficultez souz le pied, toutes choses luy sont claires, presentes & manifestes, & sans empeschement aucun, on peut voir le poinct de nostre magnesie qui correspõd à l'vn & l'autre cẽtre du Soleil & de la terre, car la lumiere de Nature darde ses rayons iusques là & nous fait voir ce qui est là de plus recelé; prenez cecy pour exemple: que l'on veste de pareils vestemens vn petit garçon & vne fille de mesme aage, mettez-les pres l'vn de l'au-

tre,perſonne ne pourra recognoiſtre qui eſt le maſle ou la femelle des deux, parce que noſtre veuë ne peut penetrer iuſques en l'interieur,& pour cette occaſion nos yeux nous trompent,& font que nous prenons le faux pour le vray: Mais quand ils ſont deſaccouſtrez & mis à nud,en façon que l'on les puiſſe voir comme Nature les a formez, l'on recognoiſt facilement l'vn & l'autre en ſon ſexe: Par ſemblable auſſi noſtre intellect faict ombre à l'ombre de la Nature, parce que le corps nud en l'homme eſt l'ombre de la ſemence de Nature: Tout ainſi donc que le corps humain eſt couuert de veſtemens,ainſi la Nature humaine eſt couuerte du corps:laquelle Dieu s'eſt reſeruee à couurir & deſcouurir comme il luy plaiſt. Ie pourrois en ceſt endroit, amplement & Philoſophiquement diſcourir de la dignité de l'homme,de ſa creation, & generation: mais ie paſſeray cela ſous ſilence, veu que ce n'eſt pas icy le lieu d'en traitter, nous parlerons ſeulement vn peu de ſa vie. L'homme donc creé de la terre,vit de l'air,car dedans l'air,eſt cachee la viande de la vie,que de nuict nous appellons roſee, & de iour,eau mais eau rarefiee, de laquelle l'eſprit inuiſible congelé eſt meilleur & plus precieux que toute la terre vniuerſel-

le: O saincte & admirable Nature, qui ne permets point aux enfans de la science de faillir, comme tu le demonstres de iour en iour, és actions de la vie humaine. Or en ces douze traictez i'ay allegué toutes ces raisons naturelles, à fin que plus facilement le Lecteur craignant Dieu, & desireux de sçauoir, puisse comprendre tout ce que i'ay veu de mes yeux, & que i'ay faict de mes mains propres, sans aucune fraude ny sophistication : Car il est impossible d'attaindre à la perfection de cest art, si ce n'est par vne singuliere reuelation, ou par vne secrette demonstration faicte par vn amy. C'est vne chose vile, & tres-precieuse, laquelle ie repeteray icy volontiers encores que ie l'ay descrite quelque fois. ℞. donc de nostre air dix parties de l'or vif, ou de la Lune viue vne partie, & mets le tout dans ton vaisseau, & le cuits auec l'air premierement, à fin qu'il soit eau, & puis non eau, si tu ignores cela, & que tu ne sçaches cuire l'air, sans doute tu failliras, c'est là la vraye matiere des Philosophes. Car tu dois prendre ce qui est, mais qui ne se voit pas iusques à ce qu'il plaise à l'Operateur, c'est l'eau de nostre rosee, delaquelle est tiré le salpestre des Philosophes, duquel toutes choses croissent & se nourrissent. Sa matrice est le

centre du Soleil & de la Lune tant celeste que terrestre, & à fin que ie le die le plus ouuertement, c'est nostre aymant, que par cy deuant i'ay nommé Acier. L'air engendre cest aymant, & cest aymāt engendre ou fait apparoistre nostre air. Ie t'ay icy sainctement dit la verité, prie Dieu qu'il fauorise ton entreprise ; & par ainsi tu auras icy la vraye interpretation des paroles d'Hermes, qui asseure que son pere est le Soleil & la Lune sa mere, que le vent l'a porté dans son ventre, à sçauoir le sel Alcali ; que les Philosophes ont nommé sel Armoniac & vegetable, caché dans le ventre de la magnesie. Son operation est telle : Il faut que tu dissolues l'air congelé, dans lequel tu dissoudras la dixiesme partie d'or, sigille cela, & trauaille auec nostre feu iusques à ce que l'air se change en poudre, & alors apparoistront plusieurs couleurs. I'eusse descrit l'entiere procedure en ces traictez, mais d'autant qu'elle est assez au long expliquee dans les Liures de Raymond Lulle & des autres anciens Philosophes, ie n'ay voulu traicter que la premiere & seconde matiere, ce que i'ay faict franchement & à cœur ouuert, & ne pense pas qu'il y aye homme au monde qui l'aye fait mieux que moy : car ce que ie dis, ie le

dis non pour l'auoir leu dans les Autheurs, mais pour l'auoir faict de mes propres mains. Parquoy si tu ne m'entens, ou que tu ne vueilles croire la verité, n'accuse point mon liure, mais toy-mesme, & croy que Dieu ne te veut point reueler ce secret, prie le dõc assiduellement, & relis plusieurs fois mõ liure, principalement l'Epilogue de ces douze traictez, en considerant tousiours la possibilité de la Nature, & les actions des Elements, & lequel est la principale entrée en iceux, mais sur tout en la rarefaction de l'eau ou de l'air, car les cieux ont ainsi esté créez & tout le monde, & ie t'ay bien voulu dire cela, comme le pere à son fils. Ne t'esmerueille point au reste de ce que i'ay escrit tant de traictez, ce n'a pas esté pour moy, car ie n'ay point besoin de liures, mais pour aduertir plusieurs qui trauaillent en vain, & despensent vainement leurs moyens : & si en outre i'eusse bien peu comprendre le tout en peu de lignes, voire en peu de mots ; mais ie t'ay voulu conduire par raisons & par exemples à la cognoissance de la Nature, à fin que deuant toutes choses tu sceusses ce que tu deuois chercher, ou la premiere ou la seconde matiere, & que la Nature te fust ouuerte & cogneuë & sa lumiere & son ombre, & ne te

fasches point si tu trouues quelquesfois des contrarietez en mon liure, selõ la coustume generale de tous les Philosophes, tu en as besoin, & à fin que tu l'entendes, la rose ne se trouue point sans espines, espluches diligemment ce que i'ay dit cy dessus, à sçauoir comment les Elements distillent au centre de la terre l'umide radical, & comme le Soleil terrestre & centrique le repousse & sublime par son mouuement continuel iusques à la superficie de la terre. I'ay dit encores que le Soleil celeste a certaine correspondance auec le Soleil centrique, car le Soleil celeste & la Lune ont vne particuliere force de distiller sur la terre par leurs rayons, cer la chaleur facilement se ioint à la chaleur, & comme le Soleil centrique à sa mere, & vne eau cruë perceptible, ainsi le Soleil celeste à sa mere & vne eau subtile & perceptible, en la superficie de la terre, les rayons se ioignent aux rayons & produisent les fleurs & toutes choses. C'est pourquoy quand il pleut la pluye prẽd de l'air vne certaine force de vie, & la conioint auec le sel nitre de la terre (lequel est tout de mesme que le tartre calciné qui par sa siccité attire l'air à soy & le resout en eau (& ce sel nitre de la terre a vne mesme force d'attirer l'air, car il a esté air luy

mesme, & est conioint auec la graisse de la terre, & tant plus les rayons du Soleil sont forts, copieux, & en plus grande abondance, tant plus grande quantité de sel nitre se faict; & par consequent plus grande quantité de froment vient à croistre sur la terre, ce que nous enseigne l'experience de iour en iour. I'ay bien voulu declarer au long la correspondance que toutes les causes ont entre elles, & la force du Soleil, de la Lune & des Estoilles, & ce à cause des ignorans: car ceux qui sçauent, n'ont besoin d'instruction, car nostre subiect est deuant les yeux de tout le monde & ne se cognoist pas. O nostre Ciel, ô nostre eau, ô Mercure nostre, ô sel nitre nostre, qui repaires dans la Mer du monde, ô vegetable, ô soulphre fixe & volatil, ô fesses ou teste de mort de nostre mer: Eau qui ne moüille point, sans laquelle personne au monde ne peut viure, & sans laquelle il ne s'engendre & ne paroist rien en toute la terre; voila les epithetes de L'oiseau d'Hermes qui ne repose iamais, elle est de vil prix, & personne ne s'en peut passer, par ainsi tu la cognois, tu as la chose la plus precieuse qui soit en tout le monde, laquelle ie te dis ouuertement n'estre autre chose que nostre eau pontique, laquelle se congele dans le So-

leil & la Lune, & se tire neantmoins du Soleil & de la Lune, par l'artifice de nostre Acier, & par vne façon esmerueillable & Philosophique, si elle est conduite par vn sage fils de la science. Ie n'auois à la verité aucune enuie de publier ce liure, par les raisons que i'ay recitees en la Preface, toutesfois le desir que i'ay de satisfaire & profiter aux esprits ingenuës & vrays Philosophes, m'a vaincu à fin que ie monstrasse vne bonne volonté à ceux qui me cognoissent, & que ie manifestasse à ceux qui sçauent la science que ie suis leur compagnon & pareil, & que ie desire auoir leur cognoissance, ie ne doute point qu'il n'y aye plusieurs gens de bien & de bonne conscience qui possedẽt secretement ce grand don de Dieu, ie les prie & coniure qu'ils ayent en singuliere recommandation le silence d'Arpocrates, & qu'ils se facent sages & aduisez par mon exemple: car toutesfois & quantes que ie me suis voulu declarer aux grands, cela m'a tousiours esté ou nuisible ou dommageable. Tellement que par cest escrit ie me manifeste aux fils de la science: & par mesme moyen i'instruis les ignorans. Car il faut que les heritiers de la science croyent qu'ils n'aurõt iamais meilleure voye pour trauailler que celle que ie leur ay icy

monſtree: car ouuertement i'ay dit tout ce qu'il y a, principalement de l'extraction de noſtre ſel Armoniac, ou Mercure Philoſophique, tiré des entrailles de noſtre eau pontique, & ſi ie n'ay pas bien apertement reuelé l'vſage d'icelle, c'eſt ce que ie n'ay pas eu licence du Maiſtre de la Nature de parler plus outre: car Dieu ſeul doit reueler cela, qui cognoiſt les cœurs & les eſprits des hommes, lequel pourra ouurir l'entendement à celuy qui le priera diligemment, & lira plusieurs fois ce petit traicté. Le vaiſſeau comme i'ay dit eſt vnique, depuis le commencement iuſques à la fin ou au plus deux: Le feu ſoit continuel en l'vn & l'autre ouurage, à raiſon dequoy ceux qui faillent: qu'ils liſent les 10. & 11. traictez: Car ſi tu trauailles en la tierce matiere tu ne feras rien. Et ſçais-tu ceux qui trauaillent en ceſte tierce matiere ce ſont ceux qui laiſſant noſtre Sel vnique qui eſt le vray Mercure, s'amuſent à trauailler ſur les herbes, pierres, animaux minieres, &c. Car excepté noſtre Soleil & Lune, qui ſont couuers de la Sphere de Saturne, il n'y a rien de veritable, & qui deſire venir à la fin deſiree, qu'il ſçache la conuerſion des Elements, qu'il ſçache faire pondereux ce qui de ſoy eſt leger, qu'il ſçache faire que ce qui eſt de ſoy

esprit ne le soit plus: car alors il ne trauaillera point en chose estrange: le feu est le regime de tout, & tout ce qui se faict en cét art, se faict par le feu, & non autrement, comme nous auons dit cy dessus suffisamment. Adieu beneuole lecteur, & iouys longuement de ces miens labeurs que i'ay confirmez par experience, iouys en, di-je à la gloire de Dieu, au salut de ton ame, & au profit de ton prochain.

Enigme Philosophique du mesme Autheur.

IE vous ay desia descouuert & manifesté, ô enfans de verité, tout ce qui dependoit de la source de la fontaine vniuerselle, si bien qu'il ne me reste plus rien à dire, car en mes precedents traictez, i'ay expliqué suffisamment par exemple, ce qui est de la Nature, i'ay declaré la Theorique & Practique tout autant qu'il m'a esté possible & permis. Mais à fin que personne ne se puisse plaindre que i'ay escrit trop laconiquement, & que i'aye obmis quelque chose pour ma briefueté, ie vous descriray encores tout au long l'œuure entiere, mais enigmatiquement, à fin que

vous iugiez iusques où ie suis paruenu par la permission de Dieu. Il y a vne infinité de liures escrits de cest art, mais à grand' peine trouuerez-vous en pas vn la verité si clairement expliquee, ce que i'ay bien voulu faire, d'autant que i'ay plusieurs fois conferé auec plusieurs qui pensoient bien entendre les escrits des Philosophes, mais i'ay bien cogneu par leurs paroles qu'ils les interpretoient beaucoup plus subtilement que la Nature ne requiert, car elle est simple, & mes paroles veritables, toutesfois, leur sembloient trop viles & trop basses, pour leur esprit, qui ne conceuoit que des choses hautes, mesmes il m'est arriué que i'ay declaré la science de mot à mot, à quelques-vns, qui n'ont iamais peu rien faire, pource qu'ils ne croyoient pas qu'il y eust de l'eau dans nostre Mer, & vouloient neantmoins estre appellez Philosophes. Puisque donc ces gens là n'ont peu entendre mes paroles proferees sans Enigme ny obcurité, ie ne crains point, comme les Anciens ont craint anciennement, que personne le puisse si facilement entendre, c'est vn don de Dieu aussi. La verité est bien, que si en ceste sciēce il estoit requis vne subtilité d'esprit, & que la chose fust telle qu'elle peust estre apperceuë par les yeux du vul-

gaire. I'ay rencõtré de beau esprits & ames propres pour rechercher telles choses, mais ie vous dy que vous soyez simples & non point trop prudens, iusques à ce que vous ayez le secret, car alors que vous l'aurez, necessairemẽt la prudence vous accompagnera, & pourrez aussi facilement composer vne infinité de liures, car cela est bien plus facile à celuy qui est au centre, & voit la chose, que celuy qui marche sur la circonference, & n'a rien que l'ouye, vous auez la seconde matiere de toutes choses clairement descrite, mais ie vous aduerty, que si vous voulez paruenir à ce secret, qu'il vous faut sur tout prier Dieu, puis aymer vostre prochain, & en fin n'aller point imaginer des choses si subtiles, desquelles la Nature ne sçait rien, mais demeurez en la simple voye d'icelle, car en la simplicité vous pourrez mieux toucher la chose, que la voir parmy tant de subtilitez. Ne vous amusez point aux syllabes, en lisant mes escrits, mais considerez tousiours la Nature, & ce qu'elle peut: & deuant que commencer l'œuure, imaginez-vous bien ce que vous cherchez, & quel est le but de vostre intention, car il vaut mieux l'apprendre premierement par imagination qu'à ses despens. Ie vous dis encores qu'il vous faut trouuer

vne chose qui est occulte, delaquelle par vn grand artifice se tire vne eau, laquelle sans violence & sans bruit, dissout l'or, voire mesmes aussi doucement & naturellement que l'eau chaude dissout & liquefie la glace. Si vous auez trouué cela vous auez la chose de laquelle l'or a esté produit, & combien que les metaux & toutes les choses du monde ayent leur origine d'icelle: il n'y a rien toutesfois qui luy soit si amy que l'or, d'autant qu'il est le plus pur de toutes choses, & par ainsi ie conclus que si vous ne voulez vous rendre sages par mes admonitions, vous m'ayez pour excusé, qui ne desire que vous profiter, ie l'ay faict fidellemẽt tant qu'il m'a esté concedé, & comme vn homme de bonne conscience, si vous demandez qui ie suis, ie suis, Citoyen du monde, si vous me cognoissez, & que vous soyez gens d'honneur, vous vous taiserez, si vous ne me cognoissez point ne vous en enquestez pas plus auant, car iamais à hõme viuant ie n'en declareray plus qu'il est porté par cest escript public, croyez moy, que si ie n'estois de telle condition que ie suis, ie n'aurois rien de plus agreable que la vie solitaire, ou de demeurer dans vn tonneau comme vn autre Diogenes: car ie voy que tout ce qu'il y a au mõde n'est que

vanité: la fraude & l'auarice sont en regne, toutes choses se vendent, & en fin la malice a surmonté la vertu, ie voy deuant mes yeux la felicité de la vie future, de cela ie me resiouïs, ie ne m'esmerueille plus de ce que les Philosophes anciens apres qu'ils auoient ceste excellente medecine, ne se soucient point d'abreger leurs iours, la vie future est deuant les yeux d'vn vray Philosophe, comme la face dans vn miroir quand tu te regardes, que si Dieu te donne la fin desiree, tu me croiras & ne te reueleras point au monde.

S'ensuit la parabole ou Enigme Philosophique, adiousté de surplus.

IL arriua vne fois que nauigeant du Pole Arctique, au Pole Antarctique, ie fus ietté par le vouloir de Dieu au bord d'vne certaine grande Mer: Et combien que i'eusse cognoissance entiere des aduenuës & proprietez de ceste Mer, toutesfois i'ignorois si en ces quartiers là on pouuoit trouuer ce petit poisson nommé Echeneis: que tant de personnes, grandes & petites ont recherché iusques au iour present auec tant de sollici-

tude. Mais cependant que ie regarde çà & là les Molosines nageantes auec les Nymphes ; ie me laisse emporter au sommeil, fatigué que i'estois de mes labeurs precedents & abbatu tant par la varieté de mes cogitations, que par le doux murmure de l'eau. Comme donc ie dormois ainsi doucement, il m'arriue vne vision merueilleuse, car ie vis sortir de nostre Mer le vieillard Neptune d'vne apparence venerable, & armé de son Trident, lequel apres vne amiable salutation me meine en vne Isle tres-agreable. Ceste belle Isle estoit situee du costé du Midy, & tres-abondante de toutes choses necessaires pour la vie & pour les delices de l'homme : Les champs Elisiens tant vantez par Virgile ne sont rien au prix. Tout le riuage de l'Isle estoit enuironné de Myrtes, de Cypres, & de Rosmarin. Les Prez herbus, tapissez de diuerses couleurs resioüissoient la veuë de leur varieté, & remplissoient le nez d'vne odeur tres suaue. Les collines estoient pleines de Vignes, d'Oliuiers, & de Cedres, Les forests n'estoient que d'Orangers, & Citronniers, les chemins publics fournissoient d'vne gracieuse ombre aux passans ; estans plantez de costé & d'autre d'vne infinité de Lauriers & Grenadiers, entretissus & enlacez

par vn bel artifice, & pour le dire en vn mot, tout ce qui se peut dire & desirer au monde se trouuoit là. Or en nous promenant Neptune me monstra dans ceste Isle deux mines d'or & d'acier, cachees sous vne roche; gueres loin de là, il me meine dans vn Pré, au milieu duquel estoit vn Iardin plein de mille beaux arbres diuers, & dignes d'estre regardez; & entre plusieurs de ces arbres il m'en monstra sept, chacun ayant son nom, & entre les sept i'en remarquay deux principaux & plus eminents que les autres, desquels l'vn portoit le fruict tres-clair, & reluisant comme le Soleil, & ses fueilles estoient comme or, l'autre portoit son fruict plus blanc que le lys, & ses fueilles estoient comme fin argent, & Neptune les nommoit l'vn arbre Solaire, & l'autre arbre Lunaire. Mais encores que toutes choses se trouuassent à souhait dans ceste Isle, vne chose toutesfois y manquoit, on ne pouuoit y auoir de l'eau qu'auec grande difficulté. Il y en auoit plusieurs qui vouloient y en faire conduire par canaux, d'autres qui en tiroient de diuerses choses, mais tout leur labeur estoit en vain: car en ce lieu là on n'en pouuoit auoir, que si on en auoit, elle estoit inutile & veneneuse, sinon qu'elle fust tiree des rayons du Soleil & de la

Lune, ce que peu de gens ont peu faire, que si quelques-vns ont eu la fortune propice en cecy, ils n'en n'ont iamais peu tirer que les dix parties: car ceste eau estoit de telle façon admirable, qu'elle surpassoit la neige en blancheur, & croy moy que i'ay veu & touché, ce que ie dis, & en la contemplant ie me suis bien esmerueillé. Cependant que ceste cõtemplation occupe tous mes sens, & commence desia à me fatiguer, Neptune s'esuanoüit, & m'apparut en sa place vn grand homme, au front duquel estoit escrit le nom de Saturne. Celuy cy prenant le vase puisa les dix parties de ceste eau, & incõtinent il print du fruict de l'arbre Solaire, & le mit dans ceste eau, & ie vis ce fruict qui se consumoit dans ceste eau cõme la glace se resout dans l'eau chaude, & ie luy demanday, Seigneur, ie voy icy vne chose merueilleuse, ceste eau est presque de rien, & neantmoins ie voy que le fruict de cest arbre se resout si doucement en icelle, à quoy sert tout cela? Il me respondit gracieusement: Il est bien vray, mon fils, que c'est vne chose esmerueillable; mais il faut qu'il soit ainsi. Car ceste eau est l'eau de vie qui a puissance de meliorer les fruicts de cest arbre, de façon qu'il ne sera plus besoin d'en planter, ny anter: car elle pourra par sa

seule odeur rendre les autres six arbres semblables à soy. En outre ceste eau est à ce fruict comme la femme à l'homme, car le fruict de cest arbre ne peut se pourrir ailleurs qu'en cest eau. Et combien que le fruict soit vne chose precieuse & admirable, toutesfois s'il se pourrit dans cest eau, il s'engendre par ceste putrefaction la Salamandre perseuerante au feu, le sang de laquelle est plus precieux que tous les thresors du monde. Ayant faculté de rendre fertiles les six arbres que tu vois, & rendre leurs fruicts plus doux que le miel. Et ie luy demãday: Seigneur, commẽt se faict cela? Ie t'ay dit cy deuant (me dit-il) que les fruicts de l'arbre Solaire sont vifs, sont doux, mais au lieu que maintenãt vn seul peut estre saoulé d'iceluy, apres qu'ils a cuit dans ceste eau on en peut saouler mille. Et puis ie luy ay demandé, faut-il faire ceste cuisson à grand feu & long temps. Il me respond, que ceste eau auoit vn feu intrinseque, lequel s'il est aydé par vne chaleur continuelle il brusle trois parties de son corps, & n'en demeurera qu'vne si petite partie, qu'a grand' peine la pourroit-on imaginer. Mais en somme la cuisson se faict par l'experte industrie du Maistre, & ce par l'espace de sept mois premierement, & puis dix: Mais cependãt apparoissent plu-

ſieurs choſes diuerſes, & touſiours le cinquantieſme iour apres le commencement plus ou moins. Et ie l'ay encores interrogé, Seigneur ce fruict peut-il eſtre cuit dãs quelques autres eaux, ou bien ne luy adiouſte-on rien? Il me reſpond, il ny a que ceſte ſeule eau qui ſoit vtile en tout ce pays & en toute ceſte Iſle, nulle autre eau ne peut penetrer les pores de ceſte pomme, & ſçaches que l'arbre Solaire eſt ſorti de ceſte eau, laquelle eſt tiree des rayons du Soleil & de la Lune, par la force de noſtre aymant. C'eſt pourquoy ils ont enſemble vne ſi grande ſympatie & correſpondance, que ſi on adiouſtoit quelque choſe d'eſtrange il ne pourroit faire ce qu'il faict de ſoy-meſme. Il la faut donc laiſſer ſeule & ne luy rien adiouſter que ceſte pomme. Car apres la decoction, c'eſt vn fruict eternel & immortel ayant vie & ſang, parce que le ſang faict que les autres arbres ſteriles portent meſme fruict & de meſme nature que la pomme. Ie luy demãday en outre, Seigneur, ceſte eau eſt elle tout par tout, & ſe peut-elle tirer en autre façon? il me reſpond, elle eſt en tout lieu, & perſonne du monde ne peut viure ſans elle, Elle ſe tire par vn eſmerueillable moyen, mais celuy eſt le meilleur qui ſe faict par la force de noſtre Acier, lequel ſe

trouue au ventre d'Aries: Et ie luy dis, à quoy sert cela? il respond, deuant sa decoction c'est vn tres-grand venin, mais apres vne cuisson conuenable c'est vne souueraine medecine: Et alors il donne 29. grains de sang, desquels chaque grain te fournira huict cents soixante-quatre, du fruict de l'arbre Solaire. Ie luy demanday. Ne se peut-il pas meliorer plus outre? Tesmoin l'escriture Philosophique, dit-il, il peut estre exalté premierement iusques à dix, puis iusque à cent, à mille, voire iusques à dix mille: I'insistois, Ie vous prie, Seigneur, dites moy si plusieurs cognoissent ceste eau, & a elle vn nom propre. Il se print à crier, peu de gens l'ont cogneuë, mais tous l'ont veuë, la voyent, & l'ayment. Elle a non seulement vn nom, mais plusieurs & diuers. Mais le vray nom propre qu'elle a, c'est qu'elle se nomme l'eau de nostre mer. L'eau de vie qui ne moüille point les mains. Ie luy demanday encores. D'autres personnes que les Philosophes en vsent-ils à autres choses? Toute creature, dit-il, en vse, mais inuisiblement. Naist-il quelque chose en icelle, luy dis-je. D'icelle se font toutes les choses du monde, me dit-il, & viuent en icelle, mais à la verité dans elle il n'y a rien, sinon que c'est vne chose qui se mesle auec toutes les choses

du monde, ie luy demanday, est-elle vtille sãs le fruict de cest arbre? A cela il me dit, elle est à la verité inutile en cest œuure : car elle n'est ameliorée qu'auec le seul fruict de cest arbre Solaire. Et alors ie commençay à le prier. Seigneur, ie vous prie, nommez-la moy si clairement & ouuertement que ie n'en puisse douter. Mais luy en esleuant sa voix, il cria si fort, qu'il m'esueilla, qui fut occasiõ que ie ne peus luy demander rien d'auantage, & il ne me voulut rien declarer d'auantage : & moy aussi ie ne t'en peux dire plus. Contente toy de ce que ie t'ay dit, car il n'est pas possible de parler plus clairement. Et si tu ne comprens ce que ie t'ay dit, iamais tu n'entendras les liures des Philosophes. Apres le subit & inesperé depart de Saturne, vn nouueau sommeil m'a surpris, & derechef Neptune m'apparut en forme visible. Et me felicitant de cest heureuse rencontre dans les iardins des Hesperides me monstra vn Miroir dans lequel i'ay veu toute la Nature à descouuert. Apres plusieurs discours de costé & d'autre, ie le remerciay de ses bien-faits, de ce que par son moyen ie suis entré non seulement en cest agreable Iardin, mais i'ay encores eu l'honneur de deuiser auec Saturne, ce que i'auois desiré il y a long temps,

Mais d'autant qu'il me restoit encores quelques difficultez à soudre & desquelles ie n'auois peu estre esclaircy à cause de l'inesperé depart de Saturne, ie l'ay prié instamment de m'oster en ceste desiree accasion, le scrupule auquel i'estois, Et luy parlay en ceste façon: Seigneur, i'ay leu les liures des Philosophes qui afferment vnanimement que toute generatiõ se faict par masle & femesle, & neantmoins selon le songe que i'ay veu, Saturne ne mettoit dans nostre Mercure que le fruict de l'arbre Solaire, i'estime que comme Seigneur de la Mer, que vous sçauez bien cela, ie vous prie de m'en resoudre. Il est vray mon fils, dit-il, que toute generation se faict au masle & femelle, mais à cause de la distraction des trois regnes de Nature, vn animal à quatre pied n'aist d'vne façon & vn ver d'vne autre. Car encores que les vers ayent yeux, veuë, ouye, & les autres sens, toutesfois ils naissent de putrefaction, & le lieu d'iceux ou la terre où ils se pourrissent est la femelle. De mesme en l'œuure Philosophique, la mere de ceste chose est ceste eau que nous auõs tant de fois repetee, & tout ce qui naist d'icelle, à la mode des vers, naist par putrefaction. C'est pourquoy les Philosophes ont créé le Phœnix & la Salemandre. Car s'il se

faisoit par la conception de deux choses, ce seroit vne chose subiette à la mort, mais d'autant qu'il se reuiuifie soy mesme le corps premier estant corrompu, il en reüssit vn autre incorruptible. Car la mort des choses n'est rien plus que la separation du composé. Ce qui faict en ce Phœnix, qui se separe luy-mesme de son corps corruptible. Puis ie luy demanday encore, Seigneur, y a il en ceste œuure choses diuerses ou composition de plusieurs choses? il n'y a qu'vne seule & vnique chose, dit-il, à laquelle on n'adiouste rien sinon l'eau Philosophique, qui t'a esté manifestee en ton songe, laquelle doit estre dix fois autant pesant que le corps, & croy, mon fils, fermement & constamment que tout ce qui t'a esté reuelé par songe en ceste Isle selon la coustume de la region, n'estre nullement songe, mais la pure verité, laquelle te pourra estre descouuerte par l'assistance de Dieu, & l'experience, vray maistresse de toutes choses. Et comme ie voulois m'enquerir plus outre, apres m'auoir dit adieu, il me laissa sans responce & resueillé dans la desiree region d'Eutopie. Et à toy aussi (amy Lecteur) te soit assez dit. Adieu.

Au seul Trium loüange & gloire.

Au Lecteur Beneuole.

NE t'enqueste point, ie te prie, amy Lecteur, qui est l'autheur de ce petit traicté. Et moy aussi qui ie sois, il n'est point de besoin que tu le sçaches, Croy seulement pour asseuré que l'Autheur de ce petit Opuscule tient en sa possession, & a faict la pierre des Philosophes. Et y ayant entre luy & moy vne sincere & mutuelle bien-veillance ie l'ay prié de m'expliquer les trois principes, Mercure, Soulphre, & Sel, & s'il faut chercher ladite pierre des Philosophes en ceux que nous voyons & qui sont communs, ou s'il y en a d'autres, qu'il me declarast cela en paroles tres-claires, & vn stile non broüillé. Ce que m'ayant esté par luy promis, & que i'eus transcrit ce present traicté à la desrobee, ie me suis persuadé que le faisant imprimer, bien que contre le gré de l'Autheur, qui est du tout hors d'ambition, les vrays amateurs de la Philosophie m'en sçauroient bon gré, car ie m'asseure que l'ayant leu, ils se donneront mieux garde des imposteurs, & feront moins de perte de temps, d'argent, d'honneur, & de bonne renommée. Que si i'apper-

çoy que les gens de bien & vrays Philosophes (car ie deteste vn tas de vulgaires Alchymistes) me sçachent bon gré de ma bonne volonté, ie tascheray de tirer de l'Autheur les autres deux principes & plusieurs autes choses. Cependant iouys de celuycy, Adieu.

FIN.

Dialogue de Mercure, de l'Alchymiste, & de Nature.

IL aduint en vn certain tẽps que plusieurs Alchymistes firent vne assemblee, pour consulter & resoudre ensemblément comme ils pourroient faire la pierre Philosophale, & la preparer comme il faut, & ordonnerent entre eux qu'vn chacun dist son opinion par ordre, & selon ce qui luy en sembleroit. Or est il que ce concert & assemblee se fit au milieu d'vn beau Pré, à Ciel ouuert, & en vn iour beau, & serein. Estans donc là assemblez, plusieurs d'entre eux furent d'aduis que le Mercure estoit la premiere matie re de la pierre, les autres disoient que c'estoit

le Soulphre, & les autres autre chose. Neantmoins ceux qui opinoient pour le Mercure estoit la plus forte, & emportoit presque le dessus. & se fondoient sur le dire des Philosophes, qui crient incessammẽt, nostre Mercure, nostre Mercure, donnans occasion de croire qu'ils le tiennent pour la premiere matiere de la pierre. Comme donc ils altercquoient ainsi ensemblement, se trauaillans à faire croire chacun son opinion estre la meilleure, & attendans auec desir, ioye & impatience, la conclusion de leurs discours, il s'esleua vne grande tempeste, auec orages, gresles, & vents espouuantables, & extraordinaires, qui separerent ceste belle Congregation renuoyant les vns & les autres en diuerses Prouinces, sans auoir faict aucune resolution par ensẽble. Vn chacun donc d'iceux estant chez soy, a recommencé ses labeurs comme ils auoient accoustumé, cherchant la pierre des Philosophes, qui en vne chose, qui en vne autre, ce qui se continue encores iusques auiourd'huy sans cesse & sans repos. Or vn d'iceux Philosophes, qui s'estoit trouué en ceste compagnie, se ressouuenant que plusieurs notables personnes d'icelle, estoient d'opinion qu'il falloit chercher la pierre des Philosophes au Mercure, dit en soy mesme en-

cores qu'il n'y ait eu rien d'arresté & de conclu en nos discours, & qu'on n'aye fait aucune conclusion, si est-ce que ie trauailleray sur le Mercure, quoy qu'on en dise, & quand i'auray faict ceste benoiste pierre, alors la conclusion sera faicte, car ie vous aduertis que c'estoit vn homme qui parloit tousiours auec soy-mesme comme font les Alchymistes. Il commença donc à lire les liures des Philosophes, & entre-autres il tomba sur la lecture d'vn liure d'Alain, qui traicte du Mercure, & par la lecture de ce beau liure, ce Monsieur le Philosophe deuint Alchimiste; mais Alchymiste sans cõclusion. Il prend donc le Mercure, & se met à trauailler dessus, Pour le faire court, il le met dans vn vaisseau, & le feu dessous, le Mercure comme il a accoustumé s'enuole, & se resout en air. Mon pauure Alchymiste, qui ignoroit la Nature du Mercure, commence à battre sa femme, bien & beau, luy reprochant qu'elle luy auoit desrobé son Mercure, car personne, ce disoit-il, ne pouuoit estre entré là dedans qu'elle seule. Ceste pauure femme innocente, ne peut faire autre chose que s'excuser en pleurant, puis luy dit tout bas entre ses dents, Que Diable feras-tu de cela, dit pauure badin, de la merde?

Mon Alchymiste prend derechef du Mercure,& le met dans vn vaisseau, & de crainte que sa femme ne le luy derobast, il le gardoit luy-mesme, mais le Mercure à son accoustumee s'enuole aussi bien ceste fois cõme l'autre. Mais l'Alchymiste en lieu d'estre fasché de la fuitte de son Mercure, s'en resiouyt grandement, pource qu'il se ressouuint qu'il auoit leu que la premiere matiere de la pierre deuoit estre volatile. Et partant il se persuada, & creut entierement, que desormais il ne pouuoit plus faillir, tant qu'il trauailleroit sur ceste matiere, & deslors il commença à traitter hardyment le Mercure apprint à le sublimer, apprint à le calciner d'admirable façon, tantost par les Sels, tantost par le Soulphre, puis le mesloit tantost auec les metaux, tantost auec des minieres, puis auec du sang, puis auec des cheueux, puis le maceroit auec les eaux forts,auec des ius d'herbes, auec de l'vrine, auec du vinaigre, mais le pauure bon-homme n'a peu rien trouuer qui reüssit à son intention, ny qui le contentast, encores qu'il n'eust rien laissé en tout le monde auec quoy il n'eust essayé de coaguler,& fixer ce beau Mercure. Voyant donc qu'il n'auoit rien faict, & qu'il ne pouuoit rien faire, reduit presque au desespoir il com-

commença à songer, & se ressouuint d'auoir leu dans les Autheurs que la matiere estoit de si vil prix qu'elle se trouuoit dans les fumiers, & dans les retraits, si bien qu'il recommença à trauailler de plus belle, & mesler ce pauure Mercure, auec toutes sortes de fientes, tant humaines que d'autres animaux, tantost separément, tantost toutes ensemble. En fin apres auoir bien peiné, sué, & tracassé, apres auoir bien tourmenté le Mercure, & s'estre bien tourmenté soy-mesme, il s'endormit pleins de diuers pensemés, & agité de diuerses cogitations. Or en songe il luy apparut vne vision, c'est qu'il arriua vers luy vn bon vieillard, qui le salua, & luy dit familierement. Mon amy dequoy vous contristez vous? Auquel il respondit, Monsieur, ie voudrois volontiers faire la pierre Philosophale. Le vieillard luy replique, ouy mon amy; voyla vn bon souhait, mais ce n'est pas tout, auecques quoy la voulez vous faire la pierre des Philosophes? *L'alchymiste.* Auec le Mercure, Monsieur. *Le vieillard* Mais auecques quel Mercure. *L'alchym.* Ha! Monsieur, pourquoy me demandez-vous auecques quel Mercure, car il n'y en a qu'vn. *Le vieil.* Il est vray, mon amy, qu'il n'y a qu'vn Mercure, mais diuersifié par les diuers lieux où il se

trouue, & tousiours vne partie plus pure que l'autre. *L'Alch.* O Monsieur, ie sçay tres-bien comme il le faut purger, & nettoyer, auec le sel & le vinaigre, auec le nitre, & le vitriol. *Le vieill.* Et moy ie vous dis & vous declare mon bon amy, que ceste purgation ne vaut rien, & n'est point la vraye, & que ce Mercure là ne vaut rien, & n'est point le vray. Vrayment les hommes sages & vrays Philosophes ont bien vn autre Mercure, & vn autre purgation, & apres auoir dit cela, il s'esuanoüit, & n'apparut plus. Mon pauure Alchymiste resueillé qu'il fut, ayant perdu & son songe, & son sommeil, se print à penser profondément quelle pouuoit estre ceste vision, & quel pouuoit estre ce Mercure des Philosophes, mais il ne peut rien excogiter, que ce Mercure vulgaire; & disoit en soy mesme; O mon Dieu, si i'eusse peu parler plus long temps auec ce bon vieillard, sans doute i'eusse descouuert quelque chose. Il recommença donc encores ses labeurs, ie dis ses sales labeurs, broüillant tousiours son Mercure auec de la merde, tantost de la sienne pro pre, tantost d'enfans ou d'autres animaux, & ne manquoit point de venir tous les iours vne fois au lieu où il auoit veu ceste vision, pour essayer s'il pourroit point enco-

tes parler auec son vieillard, & là quelques fois il faisoit semblant de dormir, & fermoit les yeux en l'attendant, mais comme le vieillard ne venoit point, il estima qu'il eust peur, & qu'il ne creust pas qu'il dormist, & commença à iurer, Monsieur, Monsieur le Vieillard, n'ayez point de peur, ma foy ie dors, regardez plustost à mes yeux, si vous ne me voulez croire; voila-t'il pas vn sage personnage. En fin ce miserable Alchymiste apres tant de labeurs, & la perte & consommation de tous ses biens, s'en alloit petit à petit perdre l'entendement, songeant tousiours à son Vieillard, si bien qu'vn iour entre autres, à cause de ceste grande & forte imagination, il s'endormit, & en sõge il luy apparut vn fantosme en la forme de ce Vieillard, qui luy dit: Ne perdez point courage, mon amy, ne perdez point courage, vostre Mercure est bon, & vostre matiere aussi est bonne, mais si ce meschant ne vous veut obeyr, coniurez le. Quoy, vous estonnez-vous de cela? He! n'a-t'on pas accoustumé de coniurer les serpens, pourquoy ne coniurera-on pas aussi bien le Mercure? Et ayãt dit cela, le fantosme s'en voulut aller, mais l'Alchymiste pensant l'arrester, s'escria si fort, Ha! Monsieur attẽdez, qu'il s'esueilla soy mesme & perdit par

ce moyen & son songe, & son esperance, neantmoins il fut bien consolé de l'aduertissement que luy auoit donné le fantosme. Il prend donc vn vaisseau plein de Mercure, & commence à le conjurer de terrible façon, comme luy auoit enseigné le fantosme en son sommeil, & se ressouuenāt qu'il luy auoit dit qu'on conjuroit bien les Serpēs, il s'imagina qu'il le falloit conjurer tout de mesme que les Serpens. Qu'ainsi ne soit, disoit-il, ne peint-on pas le Mercure auec des serpens entortillez en vne verge. Il prend donc son vaisseau plein de Mercure, & commence à dire, Vx. Vx. Os. Tas, &c. Et là où la conjuration portē le nom de serpent, il y mettoit celuy de Mercure, disant: *Et tu Mercuri nequissima bestia*, &c. c'est à dire, & toy Mercure, meschante beste, &c. Ausquelles paroles le Mercure se print à rire, & parler, disant, Venez çà, Monsieur l'Alchymiste, qu'est-ce que vous me voulez.

Ma foy vous auez grand tort
De m'y tourmenter si fort.

L'*Alch.* Ho, ho, meschant coquin, que tu es, tu m'appelles à ceste heure Monsieur, quād ie te touche iusques au vif, ie t'ay donc trouué vne bride, atten, atten vn peu, par dieu ie te feray bien chanter vne autre chan-

ſon. Et ainſi il commença, à parler plus hardiment au Mercure, & comme tout furibõd & en colere, il luy dit, viença, ie te conjure par le Dieu viuant, es-tu pas le Mercure des Philoſophes? Le Mercure tout tremblãt, luy reſpond, ouy Monſieur, ie ſuis le Mercure des Philoſophes. *L'Alch.* pourquoy donc, meſchant garnement que tu es, pourquoy ne m'as-tu pas voulu obeïr, & pourquoy ne t'ay-ie pas peu fixer? *Le Merc.* Ha! mon tres magnifique & honoré Seigneur, pardonnez à moy pauure miſerable, c'eſt que ie ne ſçauois pas que vous fuſſiez ſi grand Philoſophe. *L'Alch.* Pendart, & ne le pouuois-tu pas bien ſentir, & comprendre par mes labeurs infinis, & par mes procedures qui eſtoient ſi Philoſophiques. *Le Merc.* Cela eſt vray, Monſeigneur, mais ie me voulois touſiours cacher, & fuir vos liẽs, mais ie voy bien pauure miſerable, que ie ſuis, qu'il m'eſt impoſſible d'euiter que ie ne paroiſſe en la preſence de mon treſ-magnifique & honoré Seigneur. *L'Alchy.* Ha! Monſieur le galant, tu as donc trouué vn Philoſophe à ceſte heure. *Le Merc.* Ouy, Monſeigneur, ie voy bien voirement, & à mes deſpens, que voſtre excellence eſt vn tres-grand Philoſophe. Mon Alchymiſte donc ſe reſiouyſſant en ſon cœur, cõmence

à dire en soy-mesme, pardieu i'ay trouué ce que ie cherchois. Puis se retournant vers le Mercure, il commença à luy dire d'vne voix terrible, çà çà traistre me seras-tu donc obeyssant à ceste fois? Regarde bien à ce que tu as à faire, car autrement ie te. *Le Merc.* Monseigneur ie vous obeyray tres-volontiers si ie peux, car certes ie suis desia fort debile. *L'Alç.* Comment, coquin, tu t'excuses desia? *Le Merc.* Non fais dea, Monsieur, ie ne m'excuse pas, mais ie languis. *L'Alch.* Qu'est-ce qui te fait mal? *Le Merc.* L'Alchymiste me fait mal. *L'Alch.* Et quoy traistre vilain, tu te mocques encores de moy? *Le Merc.* Ha! Monseigneur, à Dieu ne plaise que ie me mocque de vous, ie parle de l'Alchymiste, & non pas de vous, vous estes trop grand Philosophe. *L'Alch.* Bien, bien, tu as raison, cela est vray. Mais viençà dy moy que t'a il fait cest Alchymiste. *Le Merc.* Ha! monsieur il m'a faict mille maux, car il m'a meslé & broüillé auec tout plein de choses qui me sont contraires, ce qui m'empesche de pouuoir monstrer mes forces, car il m'a tant tourmenté que ie suis presque reduit à la mort *L'Alch.* Tu merites tous ces maux, & encore de plus grands, pourquoy n'es-tu obeyssant. *Le Merc.* Moy, Monseigneur, Iamais ie ne fus desobeyssant à vn Philo-

fophe, quel qu'il ayt esté, mais que sert cela, il faut confesser la verité, mon naturel est tel, que ie me mocque volõtiers des fols. *L'Alch.* Et quelle opinion as tu de moy. *Le Merc.* De vous, Monseigneur, vous estes vn grand personnage, tres-grand Philosophe, surpassant en doctrine & sapience, voire mesme Hermes. *L'Alch.* Certainement cela est vray, ie suis homme docte, mais ie ne me veux pas loüer moy-mesme, mais ma femme me l'a bien dit ainsi, que i'estois vn fort docte Philosophe, elle a cogneu cela de moy, ceste bonne femme. *Le Merc.* Ie le croy bien Monsieur, car tels doiuent estre les vrais Philosophes, qu'ils deuiennent insensez à force de sagesse, de prudence, & de labeur *L'Alch.* Là, là, ce n'est pas tout, dy moy vn peu, que feray-je de toy, cõment en pourray-je faire la pierre des Philosophes; *Le Merc.* Aussi vray Monseigneur, ie n'en sçay rien. Vous estes Philosophe, vous le deuez sçauoir, pour moy ie ne suis que pauure seruiteur des Philosophes, ils font tout ce qu'il leur plaist faire de moy, & ie leur obey en ce que ie peux. *L'Alch.* Tout cela est bel & bon, mais tu me dois dire comment ie dois proceder pour faire de toy la pierre des Philosophes. *Le Merc.* Monseigneur, ie ne vous peux dire autre chose, si

vous le ſçauez, vous la ferez, ſi vous ne le ſçauez, vo⁹ ne ferez rien; voila tout ce que vous aurez de moy. *L'Alch.* Comment, pauure malotru, tu parles auec moy, comme auec vn ſimple homme. Peut-eſtre ignores tu que i'ay trauaillé chez les grãds Princes, & qu'ils m'ont eu en eſtime d'vn fort grand Philoſophe. *Le Merc.* Ie le croy facilement monſeigneur, car ie ſçay bien que ie ſuis encores tout ſoüillé, & tout empuanty, par les meſlanges de vos beaux labeurs. *L'Alch.* Dy moy donc ſi tu es le Mercure des Philoſophes? *Le Merc.* Pour moy, ie ſçay bien que ie ſuis mercure, mais ſi ie ſuis celuy des Philoſohes, c'eſt à vous à le ſçauoir. *L'Alch.* Dy moy ſeulement ſi tu es le vray Mercure, ou s'il y en a vn autre, & ainſi il s'eſuanoüit. mon pauure Alchymiſte bien dolent, cõmence à parler & crier, mais perſonne ne luy reſpond, & puis penſant en ſoy meſme, certainement ie congnois à ceſte heure que ie ſuis fort homme de bien, puis que le mercure à parlé auec moy, certes il m'ayme. Il recommence donc derechef à trauailler diligemment, & de ſublimer le mercure & de le diſtiller, de le calciner, de le turbiſer, de le precipiter, & diſſoudre de façons admirables, & auec eaux diuerſes, mais comme deuant en vain il s'eſt

efforcé & n'a fait autre chose que consommer son temps, & son bien. Et partāt il commença à maudire le Mercure, & blasphemer contre la nature de ce qu'elle l'auoit crée. Mais la Nature oyant ces blasphemes elle appella le Mercure à soy, & luy dit qu'as-tu fait à cest homme qu'il te maudit & blaspheme contre moy? que ne fais-tu ce que tu dois. Mais le Mercure s'excusa fort modestement, & la Nature luy commanda d'estre fort obeïssant aux enfans de la science, qui le recherchent; ce que le Mercure luy promit faire, & dit, Mere Nature, qui est-ce qui pourra contenter les fols? La Nature se sousriant s'en alla, & le Mercure qui estoit en colere contre l'Alchymiste, s'en alla aussi.

Quelques iours apres il tomba en l'esprit de Monsieur l'Alchimiste qu'il auoit oublié quelque chose, il reprend donc encores ce pauure Mercure, & le mesle auec de la merde de pourceau. Mais le Mercure fasché de ce qu'il auoit esté accusé mal a propos deuant la Mere Nature, se print à crier, & dit, viençà maistre fol, que veux-tu auoir de moy, pourquoy m'as-tu accusé? *L'Alch.* Es-tu celuy-là que ie desire tant de voir? *Le Merc.* Ouy, ie le suis, mais ie te dis que les aueugles ne me peuuent voir. *L'Alch.* Ie ne suis point aueu-

gle,moy. *Le Merc.* Si es en verité, & grandement aueugle, car tu ne te vois pas toy mesme, à grand' peine me pourrois-tu voir. *L'Alch.* Voy,voy,depuis quand es-tu deuenu si superbe? Ie parle auec toy,le plus modestement qu'il m'est possible,& tu me mesprises. Peut-estre ne sçais-tu pas que i'ay trauaillé auec les grāds Princes,& qu'ils m'ont en opinion d'estre Philosophe. *Le Merc.* C'est à la Cour des grands Princes, que courent ordinairement les fols, car là ils sont honorez, & en estime par dessus tous autres, tu as donc aussi esté à la Cour? *L'Alch* Ha! sans doute tu es vn diable, & non pas Mercure, puis que tu veux parler comme cela,auec les Philosophes, voyla comme tu m'as trompé cy deuant. *Le Merc.* Mais dy moy, par ta foy cognois tu les Philosophes? *L'Alch.* Demandes-tu si ie cognois les Philosophes, ie suis moy-mesme Philosophe. *Le Merc.* Ha, ha,ha, voicy vn Philosophe que nous auons de nouueau, & bien, bien, Monsieur le Philosophe, dittes moy donc, que cherchez vous, que voulez-vous auoir, que desirez-vous de faire? *L'Alch.* Belle demande, ie veux faire la pierre des Philosophes. *Le Merc.* Mais auec quelle matiere veux-tu faire la pierre des Philos. *L'Alch* Auec quelle matiere, auec no-

ſtre Mercure. *Le Merc.* Garde toy bien de dire commecela, car ſi tu parles ainſi, ie m'enfuiray, car ie ne ſuis pas voſtre. *L'Alch.* O pardieu, tu ne peux eſtre autre choſe qu'vn diable qui me veut ſeduire. *Le Merc.* Certainement, mon Philoſophe, c'eſt toy qui m'es pire qu'vn diable, & non pas moy, car tu m'as traicté tref-meſchantement, & d'vne maniere diabolique. *L'Alch.* O qu'eſt-ce que i'entens, certes c'eſt l'à vn demon, car ie n'ay rien fait, que ſelon les eſcrits des Philoſophes, & ſi ie ſuis tres bon Operateur. *Le Merc.* Vrayment, ouy, tu es vn bon Operateur, car tu fais plus que tu ne ſçais, & que tu ne lis dans les liures. Car les Philoſophes diſent tous vnanimement qu'il faut meſler les Natures auec les Natures, & hors la Nature ils ne commandent rien. Et toy au contraire tu m'as meſlé auec toutes les choſe les plus ſordides, puantes, & infectes, qui ſoyent au monde, ne craignant point de te ſoüiller auec toutes ſortes de fientes, pourueu que tu me tourmentaſſes. *L'Alch.* Tu as menty, ie ne fais rien hors de la Nature, mais ie ſeme la ſemẽce en ſa terre, comme diſent les Philoſophes. *Le Merc.* Ouy, vraymẽt, tu es vn beau ſemeur, tu me ſemes dans de la merde, & le tẽps de la moiſſon venu, ie m'enuole, & toy tu ne moiſſonnes que

de la merde. *L'Alch.* Mais les Philoſophes ont eſcrit neantmoins qu'il falloit chercher leur matiere dans les fumiers, & dans les retraicts. *Le Merc.* Ce qu'ils ont eſcrit, eſt vray, & tu le prens à la lettre, ne regardant que les ſyllabes, ſans te ſoucier de leur intention. *L'Alc.* Ie commence à comprendre qu'il peut eſtre que tu es Mercure, mais tu ne me veux pas obeyr, & alors recommença à le cõiurer de rechef, diſant, Vx. Vx. Os. tas, &c. Mais le Mercure luy reſpondit en riant, & ſe mocquant de luy, Tu as beau dire Vx. Vx. tu ne profites de rien, mon amy, tu ne gaignes rien. *L'Alch.* Ce n'eſt pas ſans occaſion qu'on dit de toy, que tu es admirable, que tu es inconſtant & volatil. Ie te vas donner la reſolution là deſſus. Ie ſuis cõſtant à vn Operateur, & artiſt conſtant, ie ſuis fix à vn eſprit fixe. Mais toy & tes ſemblables eſtes de vrayes giroüetes, vagabondant d'vne choſe en vne autre, d'vne matiere en vne autre. *L'Aalch.* Dy moy donc ſi tu es le Mercure duquel les Philoſophes ont eſcrit, & aſſeuré qu'il eſtoit le principe de toutes choſes, auec le ſoulphre & le ſel, ou bien s'il en faut chercher vn autre. *Le Merc.* Certainemẽt, le fruict ne tombe pas loin de ſon arbre, mais ie ne cherche point ma gloire. Eſcoute moy bien,

ie suis le mesme que i'ay esté, mais mes annees sont diuerses. Dés le commencement i'ay esté ieune, aussi long temps comme i'ay esté seul, maintenant ie commence à estre vieil, & si suis le mesme que i'ay esté. *L'Alch.* Ha, ha, tu me plais à ceste heure, de dire que tu cõmences à vieillir, car i'ay tousiours cherché le Mercure qui fut le plus meur, & le plus fixe, afin de me pouuoir plus facilement accorder auec luy. *Le Merc.* En verité, mon bon amy, c'est en vain que tu me recherches, & visites en ma vieillesse, puis que tu ne m'as pas cogneu en ma ieunesse. *L'Alch.* Qu'est-ce que tu dis, que ie ne t'ay pas cogneu en ta ieunesse? Et ie n'ay cessé de te manier en tant de diuerses façons, cõme toy mesme le confesses; & asseure toy que ie ne suis pas encores las, & que ie te feray pis que ie n'ay fait iusques à ce que i'aye accomply l'œuure des Philosophes. *Le Merc.* O miserable que ie suis que feray-je, ce fol icy me meslera peut-estre auec de la merde encore, l'apprehension seule m'en tourmente desia. Hé! Monsieur le Philosophe, ie te prie au moins d'vne chose, ne me mesle pas auec de la merde de pourceau, autrement me voyla perdu, car ceste puanteur là me contraint à changer ma forme. Et que diable veux-tu que ie face d'auan-

tage,ne suis-je pas assez tourmẽté?ne t'obeïs-je pas?ne me meslay-ie pas auec tout ce que tu veux,ne suis-je pas sublimé, ne suis-je pas precipité, ne suis-je pas Turbith, ne suis je pas Amalgame; quand il te plaist, ne suis ie pas en fin tout ce que tu veux? que demãdes tu d'auantage de moy? Mon corps est de telle façon,craché, foüillé,& flagellé,que mesme vne pierre auroit pitié de moy;tu tires de moy du laict, tu tires de moy de la chair, tu tires de moy du sãg,tu tires de moy du beurre,de l'huile, de l'eau, & bref que ne tires-tu point de moy? & lequel est-ce de tous les metaux, ny de tous les mineraux, dy gros butor, qui puisse faire ce que ie fais moy seul? Et il n'y a point de misericorde auec moy. O quelle pitié! L'*Alch.* Vrayement,tu m'en contes bien, tout cela ne te nuit point car tu es meschant, & quelque forme que tu prennes en apparence; ce n'est que pour nous tromper, car tu retournes tousiours en ta premiere forme. L*e Merc.* Tu es vn mauuais homme, de dire cela, car ie fay tout ce que tu veux. Si tu veux que ie sois corps, ie le suis, si tu veux que ie sois poudre, ie la suis. Ie ne sçay en quelle façon m'humilier d'auantage, que de deuenir poudre, & ombre, pour t'obeyr. L'*Alch.* Dy moy donc quel tu

es en ton centre, & ie ne te tourmẽteray plus. *Le Merc.* Ie voy bien, que ie ſeray contraint de parler fondamentalement auec toy. Si tu veux, tu me peux entendre, & comprendre mes paroles, eſcoute les donc. Tu vois ma forme à l'exterieur, tu n'as que faire de cela. Mais quant à ce que tu m'interroges de mon centre, ie te veux reſpondre cathegoriquement. Mon centre eſt le cœur tres-fixe de toutes les choſes, immortel, & penetrant, en iceluy eſt le repos de mon Seigneur. Mais moy, ie ſuis la voye, le precurſeur, le pelerin, le domeſtique, le fidelle à mes compagnons, qui ne laiſſe point ceux qui m'accompagnẽt, mais ie demeure auec eux, & peris auec eux. Ie ſuis vn corps immortel, & ſi ie meurs quand on me tuë, mais ie reſſuſcite au iugement par deuant vn Iuge ſage, & diſcret. *L'Alch.* Tu es donc la pierre de Philoſophes. *Le Merc.* Ma mere eſt telle. D'icelle naiſt artificiellement vn ie ne ſçay quoy, mais mon frere qui habite dans la forterεſſe, a en ſon vouloir, tout ce que veut le Philoſophe. *L'Alch.* Mais dy moy es-tu vieil. *Le Merc.* Ma mere m'a engendré, mais ie ſuis plus vieil que ma mere. *L'Alch.* Qui diables te pourroit entendre? Tu ne reſpons iamais à propos, tu me contes touſiours des paraboles. Dy moy

en vn mot, si tu es la fõtaine, de laquelle Bernard Comte Treuisam a escrit si solemnellement. *Le Merc.* Ie ne suis point fontaine, mais ie suis eau, c'est la fontaine qui m'enuironne. *L'Alch.* L'or se dissout-il en toy, puis que tu es eau ? *Le Merc.* I'ayme tout ce qui est auec moy, comme mon amy, & tout ce qui naist auec moy, ie luy donne nourriture, & tout ce qui est nud, ie le couure de mes aisles. *L'Alch.* Ie voy bien qu'il ny a pas moyen de parler auec toy, ie te demande vne chose, tu me respons d'vne autre. Si tu ne me veux mieux respondre que cela, ie te vay encores sangler mieux que deuant. *Le Merc.* He! mon bon Monsieur, soyez moy pitoyable, ie te diray librement ce que ie scay. *L'Alch.* Dy moy donc, si tu crains le feu ? *Le Merc.* Si ie crains le feu, ie suis feu moy mes-me. *L'Alch.* Pourquoy t'enfuis-tu donc du feu ? *Le Merc.* Ce n'est pas que ie m'enfuie, mais mon esprit, & l'esprit du feu s'entr'ayment & tant qu'ils peuuẽt l'vn accõpagne l'autre. *L'Alch.* Et où t'en vas-tu, quand tu montes auec le feu ? *Le Merc.* Ne sçais-tu pas qu'vn pelerin tend tousiours du costé de son païs, & quand il est arriué d'où il est sorty, il se repose, & retourne tousiours plus sage, qu'il n'estoit. *L'Alch.* Et quoy ? retourne-tu dõc quelquesfois?

fois? *Le Merc.* Ie retourne voirement, mais en vne autre forme. *L'Alch.* Ie n'entens point cela, & touchant le feu ie ne sçay que c'est. *Le Merc.* Si il y a quelqu'vn qui cognoisse le feu de mon cœur, celuy-là cognoistra que le feu (c'est à dire vne deüe chaleur) est ma vraye viande, & tant plus long temps l'esprit de mon cœur mange de feu, tant plus gras deuient-il, duquel la mort, est puis apres la vie de toutes les choses qui sont au regne où ie suis. *L'Alch.* Es-tu grand? *Le Merc.* Pren l'exemple de moy mesme, de mille & mille gouttelettes ie me ressemble en vn, & d'vn ie me resous en mille & mille gouttelettes; comme tu vois mon corps deuant tes yeux: si tu sçais ioüer auec moy, tu me peux diuiser en tout autant de parties que tu voudras derechef ie seray vn. Que sera-ce donc de mon esprit intrinseque, qui est mon cœur, & mon centre lequel tousiours d'vne petite partie en produit plusieurs milliers? *L'Alch.* Et comment donc faut-il proceder auec toy pour te rendre tel que cela? *Le Merc.* Ie suis feu en mon interieur, le feu est ma viande, & le feu est ma vie, & la vie du feu est l'air; car sans l'air le feu s'esteint. Le feu est plus fort que l'air, c'est pourquoy ie ne suis point en repos, & l'air cru ne me peut coaguler ny

reſtraindre, adiouſte l'air auec l'air, afin qu'il ſoyent vn, & qu'ils ayent poids, conioints-le auec le feu chaud, & le donne au temps pour le garder. *L'Alch.* Qu'arriuera-il apres tout cela? *Le Merc.* Le ſuperflus s'oſtera, & le reſte tu le bruſleras auec le feu, & le mettras dans l'eau, & puis le cuiras, & eſtant cuit tu le donneras hardiment en medecine aux malades. *L'Alch.* Tout cela & rien c'eſt tout vn, tu ne reſpons point à mes queſtions, ie vois bien que tu ne veux ſeulement que me tromper auec tes paraboles. Ça ma femme apporte moy de la merde de pourceau, que ie traicte ce maiſtre galand de Mercure à la nouuelle façon, pardieu ie luy feray bien dire comme il faut faire la pierre des Philoſophes.

Le pauure Mercure ayant ouy tous ces beaux diſcours, commence à ſe lamenter & plaindre de ce bel Alchymiſte, s'en va à la mere Nature, & accuſe ceſt ingrat Operateur. La Nature croit ſon fils Mercure qu'elle ſçait bien eſtre veritable, & toute en colere elle appelle l'Alchymiſte, hola ho, où es-tu maiſtre Alchymiſte? *L'Alch.* Qui eſt ce qui m'appelle. *La Nat.* Vien çà maiſtre fol qu'eſt ce que tu fais auec mon fils Mercure? pourquoy le tourmentes-tu? pourquoy luy fais

tu tant d'iniures, luy qui desire te faire tant de bien, si seulement tu le voulois entendre? *L'Alch.* Qui diable est cest impudent qui me tance si aigrement, moy qui suis vn si grand homme, & si excellent Philosophe? *Nat.* O fol, le plus fol de tous les hommes, plein d'orgueil, & la lie des Philosophes, c'est moy qui cognois les vrais Philosophes, & les vrais sages que i'ayme, & ils m'ayment aussi reciproquement, & font tout ce qu'il me plaist, & m'aydent en ce que ie ne peux. Mais vous autres Alchymistes, du nombre desquels tu es, vous faites tout ce que vous faictes sans mon sceu, & sans mon consentement, & contre mon dessein, aussi tout ce qui vous arriue est au contraire du vostre. Vous estimez que vous traittez bien, mes enfans, ains vous ne faites rien qui vaille. Mais si vous considerez bien, vous ne les traittez pas, ains ce sont eux qui vous manient à leur volonté, car vous ne sçauez & ne pouuez rien faire d'eux, eux au contraire font de vous quand il leur plaist des insensez, & des fols. *L'Alch.* Cela n'est pas vray. Ie suis Philosophes & sçay fort bie͂ trauailler, i'ay esté auec plusieurs Princes; qui ont fait estat de mon sçauoir, ma femme le sçait bien. Ie ne m'en soucie point, i'ay vn liure manuscrit, qui a esté caché

plusieurs centaines d'annees dans vne muraille, ie sçay bien en fin que i'en viendray à bout, & que ie sçauray la pierre des Philosophes, car cela m'a esté reuelé en songe. Ie ne songe iamais que choses vrayes, tu le sçais bien ma femme. *Nat.* Tu feras comme les autres tes compagnons, qui au commencement sçauent tout ou presument sçauoir, & à la fin il n'y a rien de plus ignorant, ny de si asne. L'*Alch.* Si tu es toutesfois la vraye Nature, c'est de toy de qui on faict l'œuure, La *Nat.* Cela est vray, mais ce sont seulement ceux qui me cognoissent, qui sont en petit nombre. Et ceux-là n'ont garde de tourmenter mes enfans, ne font rien qui empesche mes actions, ains font tout ce qui me plaist, & qui augmente mes biens, & guerit les corps de mes enfans. L'*Alch.* Ne fais-je pas comme cela? *Nat.* Toy, tu fais tout ce qui m'est contraire, & procedes auec mes fils contre ma volonté. Tu tuës, là où tu deurois reuiuifier. Tu sublimes, là où tu deurois figer, tu distilles, là où tu deurois calciner, principalement le Mercure qui m'est vn bon & obeïssant fils, auec combien d'eaux corrosiues & veneneuses l'affliges tu? L'*Alch.* Ne procedois-je pas auec iceluy tout doucement par digestion tant seulement. *Nat.*

Cela va bien ainsi si tu l'entens, sinon tu ne luy nuiras pas, mais à toy-mesme & à tes folles despenses. Celuy est tout autant d'estre meslé auec de la fiente, comme auec de l'or, tout de mesme que la pierre precieuse, à qui la fiente ne nuit point, elle demeure tousiours ce qu'elle est, car estant lauée elle est aussi resplendissante qu'auparauãt. L'*Alch.* Tout cela n'est rien, ie voudrois bien faire la pierre des Philosophes. *Nat.* Ne traittes donc point si cruellement mon fils Mercure. Car il faut que tu sçaches que i'ay plusieurs fils & plusieurs filles, & que ie suis prompte à secourir ceux qui me cherchent, s'ils en sont dignes. L'*Alch.* Dittes moy donc qui est ce Mercure. *Nat.* Sçache que ie n'ay qu'vn fils qui soit tel, il est vn des sept, & le premier de tous, & mesme il est toutes choses, & luy qui estoit vn, n'est rien, & si son nombre est entier. En iceluy sont les quatre Elements, luy qui n'est pas toutesfois Element, il est esprit, luy qui est neantmoins corps. Il est masle, & fait neantmoins office de femme, il estenfant, & porte les armes d'vn homme, il est animal, & a neantmoins les aisles d'vn oiseau. C'est vn venin, & neantmoins il guerit la lepre, il est la vie, & neantmoins il tuë tout, il est Roy, & si vn autre possede son Royaume

il s'enfuit au feu, & neantmoins le feu est tiré d'iceluy, c'est vne eau, & il ne moüille point, c'est vne terre, & neantmoins il est semé, il est air, & il vit de l'eau, *L'Alch.* Ie voy bien maintenant que ie ne sçay rien, mais ie ne l'ose dire: car ie perderois ma bonne reputation, & mon voisin ne voudroit plus fournir aux frais, s'il sçauoit que ie ne sceusse rien. Ie ne laisseray pas de dire que ie sçay quelque chose, autrement au diable l'vn qui me voudroit auoir donné vn morceau de pain, & plusieurs esperent de moy beaucoup de biens. *Nat.* En fin que penses-tu faire encores que tu prolonges tes tromperies, tant que tu voudras, il viendra toutesfois vn iour qu'vn chacun te redemandera ce que tu luy auras cousté. *L'Alch.* Ie les repaistray d'esperance tant que ie pourray, & ceux que ie ne pourray, &c. *Nat.* Mais à la parfin. quoy? *L'Alc.* Cependant à cachette & sans faire semblant de rien, i'aissayray diuers labeurs, s'ils succedent tant mieux, ie les paieray; sinon tant pis, ie m'en iray en vn autre Prouince, & en feray encores de mesme. *Nat.* Tout cela ne veut rien dire, car encores faut-il vne fin. *L'Alch.* Ha, ha, ha, il y a tant de Prouinces, il y a tant d'auaricieux, ie leur promettray à tous des montagnes d'or, & ce en peu de

temps, & cependant la mort arriuera. *Nat.* En verité tels Philoſophes n'attendẽt qu'vne corde, va t'en à la mal'-heure, & mets fin à ta telle quelle Philoſophie au pluſtoſt que tu pourras. Car par ce ſeul conſeil tu ne tromperas, ny moy qui ſuis la Nature, ny ton prochain, ny toy-meſme.

FIN.